

CAHIERS 90
METANOIA

90

revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne

CCP Ass.
Métanoïa
LYON 6564-15 T

Ass. Metanoïa
Loi de 1901
Tirage : 06.97
Impr. du Crestois
26400 Crest

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL	
<i>LE POUVOIR</i>	3
COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS	6
<i>LOGION 103</i>	7
MIETTES DE GNOSE	12
RECHERCHES	13
<i>Eveille-toi à l'éternité</i>	13
<i>INDE DES MILLE ET UN VISAGE</i>	17
<i>L'ANGE ET SON POETE (suite)</i>	28
<i>LE DHAMMAPADA (suite)</i>	31
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	37
<i>LA MAISON</i>	37
BIBLIOGRAPHIE	41
POESIES	44

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de la retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association METANOÏA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

■ Cahiers 1975	200 F.
■ Cahiers 1976	200 F.
■ Cahiers 1977	200 F.
■ Cahiers 1978	200 F.
■ Cahiers 1979	200 F.
■ Cahiers 1980	200 F.
■ Cahiers 1981	200 F.
■ Cahiers 1982	200 F.
■ Cahiers 1983	200 F.
■ Cahiers 1984	200 F.
■ Cahiers 1985	200 F.
■ Cahiers 1986	200 F.
■ Cahiers 1987	200 F.
■ Cahiers 1988	200 F.
■ Cahiers 1989	200 F.
■ Cahiers 1990	200 F.
■ Cahiers 1991	200 F.
■ Cahiers 1992	200 F.
■ Cahiers 1993	200 F.
■ Cahiers 1994	200 F.
■ Cahiers 1995	200 F.
■ Cahiers 1996	200 F.

Les frais de port seront indiqués en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 40 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

c. Couverture by Frank Lalou.

EDITORIAL

LE POUVOIR

*C'est aux Dieux de venir à moi,
non à moi d'aller à eux.*

Plotin

Le psychique qui assume des responsabilités prétend détenir le pouvoir d'une instance supérieure qui l'a mandaté. Il exerce une autorité qui lui a été reconnue et il attend les résultats de son action au service d'autrui.

Le gnostique accepte une investiture pour ce qui relève du pouvoir et du savoir, mais ne s'attache pas aux fruits de l'action. Il se veut par contre sa propre autorité lorsqu'il s'agit de la quête de sa nature véritable. Il ne saurait mieux caractériser son autorité qu'en réitérant l'affirmation traditionnelle : « Je suis le Brahman ». Peu importe la formulation, c'est le contenu qui le requiert. Elle varie suivant les maîtres et suivant les époques comme aussi le contexte dans lequel elle s'exprime. Jésus dit : « Je suis la lumière » et il ajoute aussitôt : « Je suis le Tout, le Tout est sorti de moi, le Tout est parvenu à moi. Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là » (log 77). Jésus parle toujours en gnostique. En disant qui il est, il affirme une autorité absolue. Celle-ci n'est pas de l'ordre de la perception sensorielle. Bien qu'il nous assure qu'il est dans le bois, je ne le trouverai pas en le fendant. Il n'est donc pas question d'un pouvoir fakirique tel que le conçoit le psychique. Les miracles de Jésus que l'histoire sainte relate n'ont d'autre origine qu'une récupération par le psychique des paroles prononcées dans un contexte où le miraculeux et le merveilleux sont écartés.

Saint Paul se veut le disciple du Christ. Il prétend avoir bénéficié comme les autres disciples des apparitions du Christ ressuscité. Jésus, dans une de ses mises au point foudroyantes, se situe par rapport au monde de la perception sensorielle incapable de faire la part de l'hallucination dans l'observation des images : « Avant qu'Abraham fut, je suis ». L'autorité dont il se réclame est souveraine. Néanmoins, il ne la revendique pas pour lui seul mais aussi pour celui qui est à l'écoute de ses paroles, le gnostique qui est invité à dire à son tour : « Je suis la lumière... Je suis le Tout... » Quant au psychique, incapable de percevoir à partir de la source, Jésus admet qu'il reste sous l'emprise de la vision erronée. Au gnostique il dit : « Vous régnerez sur le tout » (log 2). Au psychique, il répond : « Au point où vous en serez, vous irez vers Jacques le Juste : ce qui est du ciel et de la terre lui revient » (log 12)

Le ciel et la terre, c'est le monde de la manifestation, le monde des images. Les images cachent la lumière. L'objet du miracle voile la vision sans objet. Le gnostique n'est pas affecté par la vision apocalyptique. «Les cieux et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas». Ici, Matthieu, Marc et Luc rejoignent Thomas : «Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre devant vous et le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur. Car celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui » (log 111). Le monde de la manifestation qui est celui de la perception erronée, n'est pas digne de celui qui est issu de la vision à partir de la lumière. Le vrai pouvoir selon le gnostique correspond à la vision juste. Il ne consiste pas à réanimer un cadavre mais à discerner entre rêve et réalité, entre image et lumière.

Le psychique perçoit à partir de l'image, le gnostique à partir de la lumière. « Je suis la lumière », affirme Jésus. Il dit de son Père qu'il est la lumière : tandis que le psychique s'arrête à l'image, le gnostique voit l'image effacée par la lumière (log 83). Ainsi le Père est lumière ; Jésus qui est un avec le Père, est lumière ; le gnostique, identique à Jésus, comme l'attestent les logia 108 et 77, est lumière.

En définitive, retrouver l'un originel, c'est découvrir que ma nature véritable est lumière dans l'unité et la toute-puissance : lumière de l'un souverain absolu, telle est l'identité de celui que Jésus appelle le Fils de l'homme, telle est l'identité que je suis amené à assumer, dans laquelle je me dois de m'affirmer comme m'y invite le logion : « Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme, et si vous dites : montagne éloigne-toi, elle s'éloignera ».

Tout est dit, mais tout continue à se dire parce que tout continue à se vivre. Ma lumière me permet de voir le mirage, en l'occurrence la montagne, mais elle me permet aussi de voir que le mirage n'est pas un obstacle à la vision, que tout est lumière, même là où le psychique continue, sans s'en rendre compte, à être victime des images. La vision juste révèle que la montagne est lumière, sous l'apparence d'un mirage ; la vision erronée nous la présente comme une masse inerte. Je vois la lumière là où le psychique s'arrête à l'image. Je n'ai pas besoin du miracle pour bousculer l'obstacle. Je révèle le secret de mon pouvoir à celui qui est à même de l'apprécier.

L'EXERCICE DU POUVOIR

Grâce au corps-lumière, je mesure l'énergie qui sourd de la permanence du sans-forme et celle qui flue de l'impermanence de l'espace-temps : instantanéité et éternité d'un côté, relativité de l'autre, celle-ci permettant la perception et l'appréciation de celle-là.

Pour évaluer le passage de la nébuleuse à l'étoile et la perception ensuite du phénomène, l'astronomie se livre à des calculs qui l'amènent à tenir compte de la relativité liée à l'espace-temps.

La vision à partir de la source transcende l'espace-temps. Omniprésente et omnipénétrante, elle ne prend conscience de la relativité que par l'entremise de

l'interprétation de l'image mais sans se laisser infléchir par les calculs du savant. Le réel se découvre absolu grâce au relatif. C'est cette démarche qui me requiert. Etant à l'origine, en dehors de toute limitation, je ne mesure pas le temps ni la distance de ma source lumineuse à la perception de l'objet. Il n'y a pas de temps dans ma vision, mais le temps procède de ma vision, il n'y a pas de distance ni de transmission mais des phénomènes captés à l'aide d'instruments limités donc sujets à rectification. Pour moi, tout est instantané. Il n'y a rien à percevoir qui ne soit de l'ordre du mirage aussitôt repéré comme tel. Je vois la corde et non le serpent. Je vois le mirage sous les paupières de la rose, même si elles m'enchantent. Décelant le mirage, ma lumière l'efface, et, du même coup l'espace-temps qui le véhicule ; je vois ce rêve et je le dissipe ; je dis à cette montagne : déplace-toi, et elle se déplace.

Le savant tente une démarche qui n'est pas sans offrir des points communs avec celle du gnostique. Il relativise et corrige les inconséquences et les erreurs de la perception commune. Cependant, il ne peut abolir complètement ni la distance, ni le lieu, ni l'objet. Il y tend seulement : mais le danger est moins dans ses approximations que dans l'espoir qu'il suscite et parfois entretient, d'une maîtrise totale de la matière. Or, ce n'est pas la matière qui est en cause, - puisqu'elle est lumière -, c'est la pensée, ce n'est pas la matière qui pèse, c'est la pensée, c'est elle qui mobilise sans maîtriser. Ainsi la fusion nucléaire dont la maîtrise nécessite des investissements gigantesques, va donner l'illusion que l'homme pourra disposer à volonté de l'énergie du cosmos et produire à loisir et n'importe où du chaud et du froid, sans parler de l'utilisation de cette énergie pour la défense ; produire sans compter grâce à la lumière et au feu, et stocker grâce au froid : beau rêve pour les adeptes du devenir, beau rêve qui, aux yeux du psychique, est en passe de devenir réalité au sens où il comprend ce mot. Mais une belle occasion de m'occulter à ses yeux pour mieux me révéler à moi-même par l'entremise de mes serviteurs. Car, pendant que les hommes rêvent, je soumetts mes serviteurs à des épreuves de plus en plus douloureuses afin de les mettre à l'abri d'utopies dont l'ampleur ne doit pas faire oublier l'aspect ténébreux. Que le feu soit activé par Vulcain ou par les savants atomistes, c'est toujours le même processus qui est en jeu : on veut maîtriser les éléments sans se connaître soi-même ; on part de la perception sans chercher au préalable la source de la perception. On travaille à la maîtrise de l'énergie sans se prémunir contre les dangers des forces qu'on met en branle. Pseudo-entité qui ignore son origine, l'homme ne sait d'où il vient ni où il va. Il cultive l'avoir, le savoir, le vouloir, le pouvoir tout en ignorant qui en est le détenteur. Je réponds à l'avidité possessive de l'homme par le dénuement, à l'opulence par la pauvreté, à l'avoir par l'être, à la quantité par la qualité. En s'éclairant elle-même, ma lumière efface l'objet, mon feu brûle les scories ; ma vacuité dissout la pensée.

Emile Gillibert

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

103

Jésus a dit :

Heureux l'homme qui sait
où et quand les pillards pénètrent ;
si bien qu'il se dressera,
rassemblera sa force
et prendra appui sur ses reins
avant qu'ils ne s'introduisent.

LOGION 103

Heureux l'homme qui sait où et quand...

Au logion 21, Jésus fait, à sa confidente Mariam, une pittoresque description des disciples face à ceux qu'il nomme les pillards : ils se dévêtent, s'en vont en leur laissant la place...

Dans le présent logion, Jésus ne fait que nous renouveler les recommandations faites au logion 21.

Où les pillards trouvent-ils ce qu'ils cherchent ? Et comment se manifestent-ils ?

Le lieu du pillage est le royaume, ce lieu unique à chacun, et commun à l'univers, le lieu où je peux dire indifféremment : *Je suis l'être de toute chose... Je suis l'ultime réalité... Je suis le Tout... C'est le semblable qui connaît le semblable.* Ce lieu, je peux en parler à l'infini, puisqu'en ce lieu *Je suis* avant et après avoir existé...

C'est en ce lieu que les pillards veulent pénétrer, non pas pour partager, mais pour prendre le Tout. C'est ce qu'avaient compris et qui avait fait fuir les disciples du logion 21. Face à de tels prédateurs, je ne peux avoir qu'une attitude : la résistance absolue. Le royaume ne se partage pas, car son intégrité est inhérente à son infinitude.

Les pillards (comme tous les pillards) se camouflent pour pénétrer dans le royaume. Leurs artifices sont variés et me sont savamment distillés.

L'artifice le plus courant est probablement la peur. La peur de la mort... qui va avec celle de la vie et de « rater sa vie ».

La peur d'être seul.

La peur de l'autre aussi, qui est plus brillant, plus efficace, « qui réussit », ou bien se réclame d'une tradition, d'une doctrine et qui impressionne par son érudition, sa vie édifiante, voire sa « sainteté ».

Mais il y a une peur qui est à l'origine des autres, c'est celle du destin, du jugement dernier..., de l'enfer.

Quand les hommes délaissent l'UN pour le deux, autrement dit, quand ils perdent de vue leur origine et leur seule réalité, ils doivent, pour calmer leur angoisse, se trouver des dieux à leur image qui les dominent, les récompensent ou les punissent.

C'est ainsi qu'au nom d'une tradition qu'il récuse, Jésus, sans doute de par son exceptionnelle personnalité, a été à son insu affublé du rôle de « fils unique », sacrifié par Dieu afin de sauver les hommes, grâce à une résurrection passe-muraille. Les

hommes devant se sacrifier à son exemple, dans l'attente de leur propre résurrection lors d'un jugement universel et apocalyptique.

Comment, sinon sourire, ne pas frémir devant un tel mélodrame ! Notons que de nos jours, d'autres ont connu un sort analogue comme Krishnamurti, dont la célèbre chevelure blanche était au moment de sa mort vénérée par ses disciples dans une comète qui passait par là... Il y a aussi des artifices qui font appel aux séductions du savoir pour le savoir, et finalement pour le pouvoir. Ainsi certaines délectations dans les méandres abstraites des concepts qui aboutissent à une domination se parant souvent de prosélytisme: "Tous ces artifices sont des oripeaux qui travestissent le royaume et me transportent dans le domaine du rêve. Pour retrouver la réalité, je dois re-trouver l'enfant que je suis qui, spontanément, piétine ses vêtements après les avoir retirés.

Heureux l'homme qui sait où et quand ...

Heureux suis-je en effet si je sais voir venir les marchands d'artifice, ils se présenteront à l'improviste, ma vigilance doit être constante, mais ma sérénité totale.

Au logion 50, Jésus me dit en effet que le signe du Père en moi est *un mouvement et un repos*. Autrement dit, que c'est une continuité, une permanence, en tous temps :

Heureux celui qui était déjà avant d'exister (log 19),

en tous lieux :

..Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là (log 77),

en toutes circonstances :

... Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi (log 77).

Autrement dit, la révélation que je suis est UNE et rien ni personne ne peut l'interrompre ni en être exclu, c'est ce qu'Emile voulait dire en déclarant : *Je suis Khomeini, mais Khomeini n'est pas moi !*

Le Royaume est là, non pas du domaine du savoir, mais de la connaissance, celle du Monakhos :

Connais Celui qui est devant ton visage, et ce qui t'est caché te sera dévoilé.... (log 5)

Emile dit : *C'est une attention sans intention*, et aussi *C'est la lumière*. Comme elle, c'est effectivement fulgurant, mais, comme nous venons de le voir, d'une extrême fragilité.

Que je me doive d'être pur comme la colombe et prudent comme le serpent, trouve là sa pleine justification.

André

Le mental est un usurpateur. Il veut se substituer au Soi et laisser croire que s'il ne tenait pas la barre l'embarcation serait perdue. Je connais le vrai pilote et je sais que le bateau est téléguidé suivant une programmation établie depuis toujours ; je le vois à l'œuvre dans la manifestation et jusque dans ce petit jeu que la personne veut faire sien.

C'est cette attention sans objet, cette présence à l'instant qui désarme les pillards. S'ils se sentent repérés, surveillés dans leurs allées et venues par l'observateur impartial et imperturbable, alors ils se gardent d'insister et se replient peu fiers d'avoir été démasqués.

Emile



La sérénité du gnostique tient à la qualité et à l'intensité de son attention au présent, à la Présence. Les sollicitations qui le requièrent n'altèrent pas son attention parce qu'il ne les rejette pas ni ne les anticipe. De la sorte, elles viennent puis s'en vont, sans lutte pour se maintenir ou s'échapper. Elles sont au niveau de la surface, tandis que dans le fond, immuable et inaltérable, la Présence demeure, hors du temps, toujours là.

A partir de cette base, de cette fondation de l'Être, je ne peux appeler « pillards » que ce qui serait capable de me priver de la Présence qui fait que tout passe, glisse, vient, va, sans altération de la Réalité qui s'impose. Ce qui parviendrait à capter mon intérêt et à le porter vers je ne sais quoi de particulier. Alors que je me vis unique, être unique dans mon intime conviction ! Plus cette conviction est forte et évidente, plus les pillards se font rares.

Pourtant il arrive que le multiple et le particulier me disent avec malice et indirectement : « Tu es une personne ! » Ce qui m'est intolérable et provoque le constat du malentendu initial de la personne, que je pulvérise d'un sourire ou d'un éclat de rire.

Cependant force est de constater qu'il y a de par le monde des individus qui n'adhèrent pas en sympathie avec le gnostique, chez qui ils perçoivent un mystère insaisissable qui les dérange. Ceux qui ont conquis le pouvoir entendent l'exercer, et ils n'apprécient pas l'insoumission et la liberté qu'ils devinent chez lui. Les plus engagés dans l'avoir, le pouvoir, le savoir sont susceptibles de réactions inquisitrices ou persécutrices.

Jésus me dit comment faire : Être averti et vigilant, mais aussi *être heureux quand on me hait et me persécute* à cause de ma Nature Véritable (log 68), et on ne trouvera nul lieu pour continuer dans cette voie !

Christian

Quels sont ces pillards qui font écho à ceux du logion 21 ? Que sont-ils d'autre sinon les pensées vagabondes qui obscurcissent le clair soleil de l'Esprit. Sinon tous les préjugés, concepts et idées reçues qui constituent le mental. C'est à cause de lui que nous refusons de voir le monde tel qu'il est, car le mental préfère fabuler pour mieux fuir la réalité. Le mental est en lui-même le Voleur, c'est lui qui nous plonge dans la Grande Illusion Maya. Parce qu'il nous occulte à nous-mêmes et nous incite à courir après l'éphémère, le mental nous voile le véritable trésor :

O Père, je suis tombé dans les rêts de Maya

Et elle m'a dérobé le joyau de la gnose ! (Kabir)

Notre déchéance est telle que nous sommes imbibés du vin de l'ivresse. Ivresse du monde qui nous fait tourner en tous sens. Ivresse qui nous fait chercher à l'extérieur, dans le monde, ce qui se trouve à l'intérieur, en nous-mêmes. Parce qu'il est plongé dans les ténèbres de ses propres illusions, l'homme est aveugle et rien ne semble pouvoir l'éveiller :

Je les ai trouvés tous ivres ;

je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif... (log 28)

Ils sont tous ivres et nul n'est éveillé :

Nul ne voit le Voleur dépouiller sa demeure ! (Kabir)

Réaliser le caractère impermanent de toutes choses, c'est lever les voiles de l'ignorance qui nous attachent à ce qui passe. Celui dont le mental est pacifié ne se laisse plus entraîner par le flux incessant du devenir : *Celui qui ... discipline son mental pour le rendre stable comme un fort, celui-là doit repousser Mara avec l'arme de la Gnose, en restant maître de soi et libre d'attachements (Dhammapada 40).*

Ne laissons donc pas les pillards pénétrer dans notre demeure intime. Ne laissons pas le voleur usurper notre royaume. Le mental, tel le dragon des mythologies anciennes, ne disparaît que pour renaître de ses cendres. Que notre main soit sûre et toujours prête à dégainer l'épée de la connaissance pour tuer le grand personnage du logion 98.

Le maître de maison est la vigilance même. Il est sur ses gardes afin de déjouer les pièges de l'ego. Comme le maître d'arts martiaux, il prend appui sur ses reins de toutes ses forces pour ne pas se laisser désarçonner par surprise. Stable en lui-même comme une montagne, il est l'Un que ne peuvent ébranler les attaques incessantes des pillards de la multiplicité. Roi en son royaume, il se bâtit une forteresse inexpugnable :

Une ville qui est construite sur un mont élevé

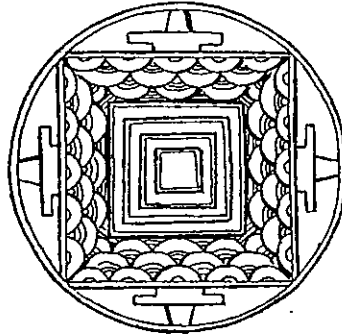
et qui est forte

ne peut pas tomber (log 32)

Celui qui a lâché prise sait que tout est illusion. Il connaît que le monde est vide de toute réalité propre et qu'en conséquence tout est vacuité : *Dès l'origine aucune chose n'est (Houei Neng)*. Libéré de toute trace de moi, il est roi en son royaume et ce royaume est celui du Vide. Que peuvent les pillards lorsqu'il n'y a rien à piller ? Que peut le voleur lorsqu'il n'y a rien à voler ?

*Rentrée à la maison,
elle posa la cruche à terre :
elle la trouva vide (log 97).*

Yves



Dans la PRESENCE de PAULE.
Paule SALVAN nous a quittés courant mai
dans sa 96^{ème} année, André relate un souvenir :

« Les chances de l'athée »

Cette affirmation m'interpelle depuis plusieurs années,
car elle perçoit l'essentiel tout en ayant le charme de la
concision

et de l'humour, inhabituel dans ces matières.

Cette affirmation m'a été proférée par Paule SALVAN
qui vient de nous quitter. Cette affirmation est à l'image de
son auteur, et je la remercie toujours de m'avoir, entre
deux brèves rencontres, confié ces quatre mots.

MIETTES DE GNOSE

Si la vérité est pleinement réalisée, il n'y a ni message à délivrer, ni personne à sauver.

*

Un seul passage, celui du rêve au réel ; mais personne ne passe.

*

Après le passage du rêve au réel, il n'est besoin d'aucun autre changement.

*

Le chaos n'est pas dans la nature ; il est dans le mental.

*

Le monde est une projection ; comment y trouver sa place ?

*

Je suis sans passé et sans avenir.

*

Toute conscience amène le changement. Je suis l'immuable.

*

L'éveil est la faculté de repérer le rêve.

*

Pour oeuvrer dans le monde, je redeviens une personne.

*

Je suis ici-maintenant la plénitude de la perfection.

*

Seule l'affirmation : « JE SUIS » peut faire douter de la réalité des objets.

*

La connaissance requiert l'attention, le savoir mobilise la mémoire.

*

Rien avant, rien après

*

C'est là, c'est ça.

*

La présence est permanente ;

la conscience de la présence est intermittente.

*

Le gourou extérieur : une aide au début, une entrave ensuite.

Emile

RECHERCHES

Eveille-toi à l'éternité

*Dans le Cahier 85 nous avons présenté une cassette vidéo sur Nisargadatta Maharaj : **Eveille-toi à l'Eternité**. La vision d'un film étant très différente de la lecture d'un ouvrage imprimé, nous pensons que certains spectateurs seront heureux de retrouver sous une forme écrite les enseignements présentés dans cette vidéo. Et les personnes qui n'ont pas eu l'occasion de voir le film et Maharaj délivrant son enseignement pourront ainsi profiter de cette sélection. La narration et les commentaires du film ayant été supprimés, certains regroupements de textes ont été effectués pour une présentation plus synthétique.*

Maharaj : Quand je vois que je ne suis rien, c'est la sagesse, et quand je vois que je suis tout, c'est l'amour. Et entre les deux ma vie s'écoule.

Maharaj: Il n'existe absolument aucune différence entre moi et les autres, excepté que je me connais tel que je suis. Je suis tout, et, contrairement à vous, j'en ai la certitude. En réalité je n'entends ni ne réponds. Dans le monde des événements, la question arrive et la réponse arrive. Rien ne m'arrive. Tout arrive, c'est tout.

Dès ma naissance, ma destinée fut d'être un homme simple, de scolarité élémentaire, un modeste commerçant. Ma vie fut ordinaire, avec des désirs et des peurs. Lorsque, par la foi en mon Maître et l'obéissance à ses paroles, j'ai réalisé mon être véritable, j'ai laissé derrière moi ma nature humaine prendre soin d'elle-même jusqu'à ce que sa destinée soit accomplie. Occasionnellement il se produit une ancienne réaction, émotionnelle ou mentale, mais elle est immédiatement remarquée et écartée. Après tout, tant qu'on est encombré d'une personnalité, on est exposés à ses particularités et à ses habitudes.

Maharaj : Quand j'ai rencontré mon Gourou, il m'a dit : " Vous n'êtes pas ce que vous croyez être. Découvrez ce que vous êtes. Observez le sentiment - je suis -, Découvrez votre véritable soi ". Comme j'avais confiance en lui, je lui ai obéi, j'ai fait ce qu'il m'a dit. Je passais tout mon temps disponible à me contempler (intérieurement) en silence. Quelle différence, et en si peu de temps ! Il ne me fallut que trois ans pour réaliser ma vraie nature. Mon Gourou est mort peu de temps après notre rencontre, mais cela ne changea rien. Je me souvenais de ce qu'il m'avait dit et je persévérais. Le fruit est ici, avec moi.

Le véritable Gourou ne vous humiliera jamais, pas plus qu'il ne vous éloignera de vous-même. Il vous ramènera constamment au fait de votre perfection intrinsèque et vous encouragera à chercher au dedans de vous.

Vous n'êtes jamais sans Gourou, car il est éternellement présent en votre coeur. Ce qu'il veut de vous est simplement que vous appreniez la présence à soi, le contrôle de soi, l'abandon au soi. Cela peut sembler ardu, mais c'est facile si vous êtes fervent, et tout à fait impossible si vous ne l'êtes pas. Tout cède devant la ferveur.

Le plus grand Gourou est votre Soi intérieur. En vérité, il est le Maître suprême. Lui seul peut vous conduire à votre but et lui seul vient à votre rencontre au bout du chemin. Faites-lui

confiance, et vous n'aurez besoin d'aucun Gourou extérieur. Mais, je le répète, vous devez avoir un ardent désir de le trouver et ne rien faire qui puisse créer des obstacles et des retards.

Maharaj : Votre propre Soi est votre Maître ultime. Le Maître extérieur n'est qu'un jalon. Seul votre Maître intérieur vous accompagnera jusqu'au but, car il est le but.

Maharaj : Sans la réalisation vous serez consumés par la répétition insensée des désirs et des peurs dans des souffrances sans fin. La plupart des gens ignorent qu'il peut y avoir une fin à la douleur. Mais une fois qu'ils ont entendu la bonne nouvelle, il devient évident pour eux que la tâche la plus urgente est d'aller au-delà de tous les conflits et de toutes les luttes. Vous savez que vous pouvez être libre, et à présent cela dépend de vous. Ou bien vous restez à jamais affamé et assoiffé, à jamais défait et affligé, ou bien vous sortez d'ici en cherchant de tout votre coeur l'état de perfection intemporel auquel rien ne peut être ajouté, duquel rien ne peut être retranché. En lui n'existent ni désir ni peur, non parce qu'on y a renoncé, mais parce qu'ils ont été vidés de leur sens.

Maharaj : Lorsqu'on a besoin d'effort, l'effort apparaît. Lorsque l'absence d'effort devient essentielle, elle s'affirme d'elle-même. Vous n'avez pas à régenter la vie. Laissez-vous simplement porter par son flux et consacrez-vous entièrement à cette tâche du moment présent, qui est de mourir maintenant au maintenant. Car vivre c'est mourir, La vie ne peut exister sans la mort.

Ceux qui viennent ici avec l'idée d'acquérir un savoir, même spirituel, viennent en tant qu'individus visant à obtenir quelque chose, c'est la véritable difficulté. Le chercheur doit disparaître.

On doit en définitive aller au-delà du savoir, mais la connaissance doit apparaître, et on peut y parvenir grâce à une méditation constante. En méditant, le savoir " Je Suis " progressivement se stabilise, fusionne avec la connaissance universelle, et devient ainsi totalement libre, comme le ciel ou l'espace.

Lorsque vous connaissez votre véritable nature, la compréhension " Je Suis " demeure, mais cette connaissance est sans limite. Il ne vous est pas possible d'acquérir la connaissance, vous êtes connaissance. Vous êtes ce que vous cherchez.

Votre être véritable est antérieur à l'apparition de tout concept. Plongez profondément en vous-même et vous le trouverez facilement et simplement. Allez dans la direction du " Je Suis ".

Tout existe dans le mental. Le mental et le corps sont tous deux des états intermittents. Le résultat de ces flashes crée l'illusion de l'existence. Cherchez ce qui est permanent dans le transitoire, réel dans le non réel. C'est la sadhana ou pratique spirituelle.

Tous ceux qui ont atteint la réalisation dans l'instant, par simple contact, regard ou pensée, étaient mûrs pour cela. Mais ils sont très peu nombreux. La majorité a besoin de temps pour mûrir. La sadhana est une maturation accélérée.

Maharaj : En tout premier lieu vous devez réaliser que vous êtes la preuve de tout, y compris de vous-même. Aucun être ne peut prouver votre existence, car son existence doit d'abord être confirmée par la vôtre. Votre existence et votre connaissance sont les vôtres. Vous venez de nulle part, et n'allez nulle part. Vous êtes Être et Présence intemporels.

Développez l'attitude témoin et vous découvrirez par votre propre expérience que le détachement suscite le contrôle. L'état témoin est plein de puissance, rien de ce qui le concerne n'est passif.

Gardez simplement présent à l'esprit le sentiment " Je Suis ", fondez-vous en lui jusqu'à ce que votre esprit et vos perceptions deviennent un. En renouvelant les tentatives, vous trébucherez sur le juste équilibre de l'attention et votre esprit s'établira fermement en la

pensée-perception " Je Suis ". Quoi que vous pensiez, disiez ou fassiez, le sentiment de l'être immuable et aimant demeure comme l'arrière plan à jamais présent du mental.

Maharaj: Comment procédez-vous pour découvrir quoi que ce soit ? En y fixant votre esprit et votre coeur. Il faut de l'intérêt et ne jamais oublier. Se rappeler ce dont il faut se rappeler est le secret du succès. Il vous faut de la ferveur pour y parvenir. Recherchez un esprit clair et un coeur limpide. Il vous suffit de demeurer tranquille et vigilant, tout en cherchant au sein de votre véritable nature. C'est le seul chemin vers la paix.

Tout arrive de lui-même. Ni le chercheur, ni le Gourou ne font quoi que ce soit. Les choses arrivent comme elles arrivent. Le blâme ou l'éloge sont attribués plus tard, après qu'apparaisse le sens du moi agissant.

Maharaj : Le concept " Je Suis " vient spontanément et s'en va spontanément.

Quand il apparaît il est étrangement tenu pour réel. Toutes les méprises survenant ensuite viennent de cette impression de réalité dans le " Je Suis "

A l'instant où le sentiment " Je Suis " apparaît, le monde apparaît également.

Quelle que soit l'image que vous ayez de vous-même, elle n'est pas réelle. La connaissance véritable consiste à demeurer dans votre propre Soi.

Maharaj : Je ne suis pour moi-même ni perceptible, ni concevable; il n'y a rien que je puisse désigner en disant " je suis ceci ". Vous vous identifiez à tout si facilement, je trouve cela impossible. L'impression " je ne suis pas ceci ou cela ", ou " rien n'est mien " est si forte en moi que dès qu'un objet ou une pensée apparaît, il me vient immédiatement le sentiment " ceci, je ne le suis pas ".

Je découvre qu'en déplaçant d'une manière ou d'une autre le foyer de l'attention je deviens la chose même que je suis entrain de regarder, et je ressens le type de conscience qu'elle possède; je deviens le témoin intérieur de la chose. Je nomme amour cette capacité de pénétrer les autres foyers de conscience, mais vous pouvez lui donner le nom que vous voudrez. Puisqu'en tous les points du temps et le l'espace je peux être à la fois le sujet et l'objet de ce qui est vécu, j'exprime cela en disant que je suis les deux, et aucun, et au-delà des deux.

Maharaj : Vos pensées concernant l'individualité ne sont vraiment pas vos pensées, ce sont des pensées collectives. Vous croyez être celui qui a les pensées, en fait les pensées surgissent dans la conscience.

Au fur et à mesure que se développe notre connaissance spirituelle, notre identification avec le corps-mental diminue, et notre conscience se déploie en Conscience Universelle. La force vitale continue d'agir, mais ses pensées et ses actes ne sont plus limités à l'individu, ils deviennent la manifestation totale. C'est comme pour le vent qui ne souffle pas pour un individu, mais pour la manifestation toute entière.

Maharaj : Pourquoi vous soucier du monde avant de prendre soin de vous-même ? Vous voulez sauver le monde n'est-ce pas ? Pouvez-vous sauver le monde avant de vous sauver vous-même ? Et que veut dire être sauvé ? Sauvé de quoi ? De l'illusion ! Le salut, c'est voir les choses telles qu'elles sont.

Demeurez tranquille. Faites votre travail dans le monde, mais intérieurement demeurez tranquille. Alors tout viendra à vous. Ne comptez pas sur votre travail pour vous réaliser. Il se peut qu'il profite aux autres, mais pas à vous. Votre espoir est dans le silence de votre mental et la quiétude de votre coeur.

Que rien ne vous retienne d'assumer vos fonctions. Une action pour laquelle vous n'êtes pas impliqués émotionnellement, qui est bénéfique, qui n'est pas source de souffrance, ne vous lie

pas. Vous pouvez être engagés dans diverses directions et travailler avec énormément d'enthousiasme, tout en demeurant intérieurement libre et tranquille, avec un mental comme un miroir reflétant tout sans en être affecté.

L'imprévu est certain de se produire tandis que ce qui est attendu pourrait ne jamais arriver. Tout est parce que vous êtes. Accrochez-vous fermement et profondément à ce point et demeurez sans cesse en lui. Réaliser l'absolue réalité de tout ceci est la libération.

Maharaj : Celui qui s'est examiné à fond, qui a finalement compris, n'essaiera jamais d'intervenir dans le jeu de la conscience. Il n'existe pas de créateur doté d'une grande intelligence tel que vous pouvez le concevoir, tout ce jeu se déroule spontanément. Il n'y a aucun intellect derrière cela, alors n'essayez pas d'imposer le vôtre en vue d'amener du changement, laissez cela tranquille. Votre intellect est un dérivé de ce processus, alors comment pourrait-il prendre en main ou même évaluer la totale création ? Examinez-vous, c'est cela votre raison d'être.

La spiritualité n'est rien d'autre que comprendre ce jeu de la conscience. Essayez de découvrir la nature de cette illusion en cherchant sa source.

Il ne peut y avoir de conscience personnelle sans la Pure Présence, mais il peut y avoir Pure Présence sans la conscience personnelle, comme dans le sommeil profond. La Présence est absolue, la conscience personnelle est relative à son contenu, elle est toujours conscience de quelque chose. La conscience personnelle est partielle et changeante, la Présence est totale, immuable, calme et silencieuse. Et elle est la matrice commune de toute expérience.

Maharaj : Ce que vous êtes, vous l'êtes déjà. En sachant ce que vous n'êtes pas vous vous libérez et vous demeurez dans votre état naturel. Cela se produit tout à fait spontanément et sans effort.

Maharaj : Avant l'apparition de cette «étreté», cet état, quel qu'il puisse être, est antérieur ou plutôt au-delà de l'état d'être et du non-être. Je prédomine en cet état, avant l'apparition de «l'étreté» et aussi avant l'apparition de la «non-étreté». Et avec l'état de veille, ce monde entier se manifeste. Mon monde se manifeste en raison de mon «étreté». Cela aussi est observé par cet état qui est antérieur à «l'étreté».

Vous ne pouvez pas le saisir en échafaudant des concepts et vous vous sentez impuissant. C'est tout ce dont il s'agit : vous voulez le capturer par des concepts, associer certains mots et dire " c'est ça ! " Et c'est l'échec, car vous ne pouvez qu'échouer.

Mon état, l'état ultime, est ainsi. Vous ne pouvez pas le décrire, mais il est toujours libre de tout univers.

Extraits du film "*Eveille-toi à l'Eternité*" et citations tirées des livres "*I am That*" et "*Consciousness and the Absolute*".



Traduction Alain Maroger et Paul Vervisch.

INDE DES MILLE ET UN VISAGE

Inde des mille et un visages, Inde des mille et un contrastes. Indes d'hier et d'aujourd'hui : jeux d'ombres et de lumières au coeur de l'animisme le plus primitif comme au sommet des plus hautes spéculations métaphysiques. Inde des yogis et des rishis, des brahmanes et des maharadjahs. Inde des affairistes et des mendiants, des arnaqueurs et des trafiquants de tous genres. Inde de la gentillesse et de ce délicieux salut appelé « Namasté ». Inde des grandes villes bruyantes et trépidantes où trônent encore les vestiges majestueux des temples et des palais impériaux.

L'Inde d'aujourd'hui, ce sont aussi les immenses aéroports modernes, quadrillés par l'armée. Aéroport de Bombay où il faut patienter quelques heures la nuit dans l'attente d'une correspondance. Je lis dans un journal local que cette mégalopole bat tous les records de pollution. Y passer une journée revient à fumer une vingtaine de cigarettes. La première fois que j'ai débarqué là, je me souviens avoir été pris à la gorge par cette odeur âcre et moite faite de poussière et de crasse. Rançon du progrès ou fuite en avant ?

Arrivée à Delhi, tôt le matin. Ville tout aussi polluée et dont le trafic routier est tout aussi anarchique. L'on se demande s'il existe réellement un Code de la Route dans ces agglomérations où la circulation semble, de jour comme de nuit, aussi folle qu'incontrôlable. Rien d'étonnant que Delhi soit l'une des villes les plus meurtrières : en 1996 la route y a tué plus de 2000 personnes. Plus que le mauvais état de la chaussée ou le nombre croissant de véhicules automobiles (2,6 millions pour 10 millions d'habitants), c'est la conduite insensée des chauffeurs qui est en cause : conduire à Delhi ressemble à un véritable rodéo.

Pourtant, malgré toute cette pagaille, l'Inde, selon des études réalisées aux U.S.A., est en passe de devenir une superpuissance économique et informatique, capable d'occuper les premiers rangs dans l'économie numérique du XXI^{ème} siècle. Prisonniers de la spirale du progrès, les habitants de l'Inde n'accordent de valeur qu'à ce qui a été testé par l'Occident. Même la sagesse traditionnelle, dit Nisargadatta, y est maintenant délaissée : « Ma connaissance se diffusera en Amérique et d'Amérique retournera en Inde. Les Indiens l'accepteront parce qu'elle aura reçu la consécration des étrangers. Telle est la nature des Indiens. Quiconque va travailler en Amérique ou en Angleterre, même comme simple plongeur, se voit à son retour offrir des guirlandes » (Prior to consciousness, The Acorn Press, p. 30). On va toujours chercher ailleurs ce qui se trouve chez soi. Les relations Inde-Occident en sont de nos jours un exemple frappant. Et c'est ce thème qu'a choisi Salman Rushdie pour illustrer l'une des nouvelles de son recueil « Est, Ouest » à propos duquel il constate avec lucidité : « Beaucoup d'Occidentaux cherchent la vérité en Orient, et inversement beaucoup d'Orientaux croient trouver leur salut en Occident. Chacun cherche dans la direction opposée, comme si la vérité était forcément cachée de l'autre côté ? A mon avis, c'est un leurre » (Libération du 20/03/97).

AUROBINDO ASHRAM

La caution de l'Occident est-elle suffisante pour reconnaître un véritable maître et donner un brevet de garantie à n'importe quel enseignement ? Il existe tant d'écoles et tant d'ashrams qu'un chercheur non averti risque fort de s'y perdre. Que penser par exemple de l'Aurobindo Ashram où nous avons, ma femme et moi, décidé de séjourner parce qu'il se trouve à une distance raisonnable de l'aéroport et dont la « guest house » présente l'avantage d'être propre et d'un tarif très abordable ?

Situé au sud de Delhi, l'Aurobindo Ashram regroupe sur un vaste terrain, outre les bâtiments administratifs et religieux, un immense complexe scolaire et sportif. L'ashram fait beaucoup pour l'éducation et nous voyons tous les matins des files d'écoliers en uniforme se rendre aux cours. Ici la scolarité semble calquée sur le modèle britannique et la pratique des sports typique de la tradition anglo-saxonne. Je me souviens par contre qu'à Pondichéry une partie de l'enseignement était donné en français. J'y ai même assisté un soir à une représentation de « Pierre et le loup » de Prokofiev donnée entièrement dans notre langue par les enfants de l'ashram.

Il faut savoir qu'en Inde les ashrams ont souvent un grand rôle social et éducatif. Pour une raison très simple qui tient à ce que les gurus, compte tenu de la vénération dont ils sont à tort ou à raison l'objet, sont les mieux placés pour collecter des fonds. Et si Aurobindo est l'un des gurus les plus controversés de l'Inde, il n'en demeure pas moins l'un des plus célèbres et des plus respectés.

La première fois que je me suis rendu à Pondichéry, j'ai été surpris par la présence, pour ne pas dire l'omniprésence de la Mère. L'enseignement de cette dernière, d'origine occidentale, paraît même s'être substitué à celui initial d'Aurobindo. Ce phénomène semble d'ailleurs s'être amorcé du vivant de celui-ci. Alors qu'il ne tarissait pas d'éloges à la lecture des premiers ouvrages du maître de Pondichéry, René Guénon prit progressivement ses distances au fur et à mesure de la sortie des textes publiés sous la signature de celui-ci. Il fait ainsi le compte-rendu d'un article paru en juin 1945. « En effet, cet article, intitulé : La Société et la spiritualité, ne contient guère que de déplorables banalités « progressistes », et, s'il ne s'y trouvait çà et là quelques termes sanscrits, il donnerait assez exactement l'impression d'un prêche de quelque pasteur « protestant libéral » imbu de toutes les idées modernes ! Mais, pour dire toute la vérité, il y a déjà longtemps que nous nous demandons quelle peut être au juste la part de Shri Aurobindo lui-même dans tout ce qui paraît sous son nom » (René Guénon, Etudes sur l'Hindouisme, Ed. Traditonnelles, p.267).

Dans ses derniers écrits, Aurobindo se complaît à projeter dans le futur une humanité devenue parfaite grâce à l'apparition sur terre d'êtres intégralement imprégnés du Supramental. Ce qui nous éloigne fort de la tradition de l'Advaita Vedanta. L'un de mes amis, professeur des philosophies de l'Inde au Canada, avait un jour envisagé d'écrire une thèse consacrée à l'influence probable des conceptions de la Mère sur celles d'Aurobindo. Il est facile de déceler la trace des philosophies modernes chez Aurobindo : « Figure originale dans

la constellation des grands penseurs de la Renaissance indienne des dix-neuvième et vingtième siècles, Shri Aurobindo ne peut se comprendre sans référence au brahmanisme dont il émane, dans ses fidélités et ses libertés. Mais il reste à l'écoute de certaines résonances occidentales qui hantent sa mémoire. Le thème de l'évolution est pour lui de la plus haute importance, comme pour ses contemporains d'Occident, Bergson ou Teilhard de Chardin... » (Olivier Lacombe)

Aurobindo est un grand penseur, certes, et c'est sans doute là tout son tort.

VESTIGES DE L'EMPIRE DES INDES

Les monuments de Delhi restent imprégnés du règne fastueux des grands empereurs de la dynastie moghole : le minaret du Qutab Minar, le Fort Rouge, la Juma Majid, est interdit aux femmes seules, il suffit de faire appel au premier touriste venu pour tout arranger ! Les gardiens de la mosquée ne sont pas si regardants. Et c'est ainsi que j'accepte de chapeauter deux américaines qui erraient là, avec enfants mais sans mari.

Inde d'Agra et de Jaïpûr. Inde du Taj Mahal qu'un empereur fou d'amour fit bâtir pour une impératrice défunte. Tombeau de marbre et de pierreries, miroir reflétant toutes les nuances du ciel de l'aurore au couchant, splendide et gracile apparition que l'on dirait tout droit sortie des brumes d'un rêve féérique. On raconte que nul n'étant capable de proposer au souverain un palais à la démesure de son chagrin, celui-ci invita l'architecte le plus renommé d'Iran et fit exécuter sa fiancée. Sous le choc, ce dernier comprit enfin l'immensité de la douleur du roi et c'est ainsi qu'il conçut le Taj Mahal.

Inde de Fatehpur Sikri, immense et inutile palace édifié par Akbar le Grand et abandonné au bout de quelques années car la nappe phréatique ne permettait pas de faire face aux besoins d'une population aussi nombreuse que celle d'une cour impériale. Je traverse le porche d'entrée où l'empereur qui rêvait d'une religion universelle fit graver une inscription en arabe rapportant une parole inconnue de Jésus. Celle-ci s'avère être un développement du logion 42 de l'Evangile selon Thomas : « Le monde est comme un pont : traverse-le, mais ne t'y attarde pas ». Cette parole a peut-être inspiré un célèbre hadith : « Sois dans le monde d'ici-bas comme un étranger ou un voyageur qui passe sur la route ».

SOUVENIRS D'ARUNACHALA

Mais, après un peu de tourisme, le but de notre route, cette fois-ci, est Lucknow afin d'y rencontrer Poonja, appelé affectueusement Papaji par ses disciples. Sans but précis et certainement pas dans l'idée d'écrire à tout prix un article. Pas par curiosité non plus : j'ai déjà vu tant de sages et de maîtres qu'un nouveau ne m'apporterait rien de plus, du moins je le croyais. Non, cela fait très longtemps que j'ai entendu parler de lui et un jour j'ai eu envie d'aller à sa rencontre. Peut-être pour ressentir quelque « communion » silencieuse et incompréhensible ou peut-être tout simplement à cause de quelque mystérieuse et étrange attirance.

C'est bien sûr par les « Souvenirs d'Arunachala » d'Henri le Saux que j'ai entendu parler de lui pour la première fois. Le Saux déclare n'avoir jamais rencontré d'advaitin aussi convaincu et authentique. Nombre d'anecdotes qu'il rapporte à son sujet m'ont tout de suite enchanté. Ainsi cette réponse au moine français désireux d'apprendre le sanskrit : « A quoi bon cela ? En quelle langue parle le Soi ? » Harilal (pseudonyme de Poonja) avait déjà atteint le stade où il n'est plus possible de dire « Tu » à Dieu, mais seulement « Je ». Seule la Vérité est et toute religion qui prétendrait la détenir ne fait que la voiler, car « la Vérité n'a pas d'église ». S'accrocher à une religion, c'est s'accrocher au mental et c'est en ce sens qu'Harilal peut affirmer à Le Saux : « C'est moi le chrétien et c'est vous l'hindou. Pour qui a vu le Réel, il n'y a ni chrétien, ni hindou, ni bouddhiste, ni musulman. Il n'y a que le Soi ». Et cette parole devant la beauté du soleil à l'aube : « Splendeur, tout cela, sans doute. Mais qu'est-ce comparé au lever du Soi, à l'Orient de l'Etre ? »

Dévoth de Krishna, Harilal, ne cherchait à l'origine qu'à trouver un sage capable de lui donner la vision de son Bien-Aimé. Un jour, un sadhou inconnu se présenta chez lui, dans le Punjab, et lui parla de Ramana Maharshi. Il traversa donc toute l'Inde pour se rendre à Tiruvannamalaï, aux pieds du Maître. Lorsqu'il le vit, il crut que ce dernier s'était moqué de lui : c'était précisément le sadhou qui lui avait rendu visite, à des milliers de kilomètres de là. Et pourtant, lui affirmèrent ses disciples, Ramana n'avait pas quitté Tiruvannamalaï depuis quarante ans.

Harilal se laissa persuader de rester. Un jour qu'il priait Krishna chez lui, à Madras, il aperçut Ramana près de lui : « Si tu veux voir Krishna, entendit-il, récite ce mantra. » Le dimanche suivant, il se rendit à Tiruvannamalaï : « Bhagavan, est-ce vous qui êtes venu me donner ce mantra ? » Comme à son habitude, le Maharshi ne répondit que par quelques grognements indistincts.

Harilal récita son mantra avec une telle intensité qu'un jour enfin le miracle se produisit. Krishna lui apparut, plus beau et attirant qu'il n'aurait jamais pu l'imaginer. Il s'empressa d'en faire part au Maharshi qui demanda : « Krishna est donc venu ? » « Oui ! » « Et il est reparti ? » « Mais naturellement ».

Harilal persévéra avec d'autant plus d'ardeur. Il eut encore une vision. Non plus de Krishna, mais de Ram avec son frère Lakshmana. C'était à n'y rien comprendre. Que lui importait Ram ? Il interrogea Ramana qui lui dit en souriant : « Krishna était venu te voir, puis il est reparti. Ram de même. Qu'as-tu à faire de ces dieux qui viennent et puis s'en vont ? Seul le Soi ne commence ni ne finit jamais ». Et c'est alors qu'Harilal réalisa Cela « qui jamais ne vient, ni jamais ne s'en va ».

Bien plus tard, par l'intermédiaire des Cahiers Métanoïa et grâce aux traductions d'Alain Maroger, je découvris l'existence d'un certain Poonja, qui s'avéra n'être autre que le Harilal des « Souvenirs d'Arunachala ». J'appris que Poonja, en raison de son âge, résidait désormais à Lucknow, ville du Nord de l'Inde où sa famille s'était réfugiée après la Partition.

LUCKNOW

Je connaissais déjà Lucknow, ville si peu touristique qu'elle ne figure même pas dans le « Guide du routard ». La cité est pourtant légendaire car elle aurait été fondée par Lakshmana, aux temps épiques du Ramayana. Elle symbolise aussi la décadence de l'Inde, lorsque la ville fut annexée par les Anglais et son roi déposé, épisode qu'illustre le film de Satyajit Ray : « Les joueurs d'échecs ». Elle fut également un des hauts lieux de la révolte des cipayes : une garnison britannique y soutint un long et atroce siège de neuf mois.

Rien de tel qu'une nuit de train pour aborder le sage de Lucknow. Voyager en Inde relève de l'ascèse autant que du folklore. Folklore des trains qui partent en retard, mais aussi parfois en avance. Ascèse de ces compartiments dont la ventilation est morte mais qu'importe puisqu'ils sont pleins de courants d'air glacial. Ascèse que d'apprendre à supporter ces déplacements incessants toute la nuit, ces conversations bruyantes aux heures les plus indues, ces passagers qui n'hésitent pas à s'asseoir sur votre couchette au motif sans doute qu'ils n'en ont réservé aucune. Folklore de ces multiples arrêts aussi prolongés qu'incompréhensibles où les marchands de thé en profitent pour vous proposer du « chay » bien chaud. Signe des temps : les gobelets en plastique ont remplacé les petits récipients en terre cuite d'autrefois.

PAPAJI SATSANG BHAWAN

Arrivée enfin à l'aube à la gare de Lucknow. Le long de la voie, beaucoup se réchauffent auprès d'un bon feu de bois. Il n'y a pas de temps à perdre car il faut résister à la horde des porteurs de bagages, des chauffeurs de taxi ou de rickshaws. Poonja semble suffisamment connu. Il suffit de prononcer le nom de Papaji pour trouver aussitôt un conducteur à un prix qu'il reste cependant à négocier, comme tout d'ailleurs en Inde. Le rickshaw nous mène directement au « Papaji Satsang Bhawan ». Nous avons de la chance. Nous étions partis un peu à l'aventure. Je savais que Papaji avait été très malade ces derniers temps. Il n'était nullement évident qu'il fût possible de le voir. Heureusement, nous rencontrons en arrivant quelques français. Ceux-ci nous apprennent que Papaji s'est rétabli. C'est d'ailleurs bientôt l'heure du prochain satsang. Nous avons juste le temps de repérer les lieux.

Le « Papaji Satsang Bhawan » n'est pas un ashram à proprement parler mais plutôt une salle de réception : le rez-de-chaussée comprend une vaste pièce permettant de recevoir une centaine de personnes environ. A côté se trouve la librairie, ouverte seulement après le satsang et où l'on peut se procurer les ouvrages de Poonja ainsi que ceux de Nisargadatta et de Ramana Maharshi. Puis les bureaux et une petite pièce où Papaji peut se retirer. A l'étage, sur la terrasse, une cantine permet de prendre ses repas sur place pour une somme modique. Pas de possibilité d'hébergement par contre. Ce qui ne pose aucun problème. Sur un panneau à l'entrée, sont affichées les références des « guest house » les plus proches. Il y a de plus un hôtel juste en face : pour quelques jours, c'est là qu'il nous est conseillé de nous rendre.

SATSANG

La salle de satsang commence à se remplir. En tant que nouveaux venus, nous avons le privilège de nous asseoir non loin du siège de Poonja. Un mouvement de foule et tout le monde se lève... par respect mais aussi pour permettre à Poonja de se frayer un chemin. Ou plutôt à ceux qui le portent : en raison de l'âge et de la maladie, Papaji n'est plus capable de marcher seul. Il ne peut qu'avancer un pas après l'autre très précautionneusement. Le corps est celui d'un géant presque engourdi, et pourtant il se dégage de sa présence une impression de force, de puissance contenue. Le corps peine, et pourtant le regard est plein de malice et les lèvres toujours gourmandes. Debout devant son siège, Papaji commence par saluer la photo de Ramana Maharshi avant de s'asseoir lentement. Après quelques instants de recueillement, j'entends surgir comme du fond de l'abîme un « Hari Om » d'une vigueur insoupçonnable pour une personne de cet âge. La vie est toujours là, bouillonnante à sa source, malgré la faiblesse du support physique.

C'est alors que tout commence vraiment. Papaji, qui semble avoir retrouvé toutes ses forces, prend l'une après l'autre les lettres ou les cartes qui lui ont été adressées. Et qu'il déchiffre avec beaucoup de peine, car nous a-t-on prévenu, sa vue se fait basse. Une jeune disciple tente de lui lire à voix haute les passages les plus ardues, mais comme il entend tout aussi mal le résultat ne semble guère concluant. On a d'ailleurs parfois l'impression que Papaji fait semblant de mal comprendre afin d'en profiter pour lancer quelque plaisanterie ou inventer quelque jeu de mots. Malgré cet exercice qui pourrait sembler pénible, c'est la joie qui irradie le visage du sage de Lucknow. Je me souviens d'un petit mot que m'avait envoyé un ami, présent au même endroit l'année précédente : « Il est certain que Poonja est un être exceptionnel. Sa seule présence pacifie et interdit la morosité (quelles parties de rires !) »

Le terme satsang signifie en sanscrit « association avec la Vérité ». Le simple fait d'approcher un sage est considéré en Inde comme une bénédiction, une vision de la Vérité : « Le satsang est l'association avec la Vérité. S'associer seulement avec Cela qui ne détruit pas l'Amour est Satsang. Etre Vérité, être le Sage est satsang » (Poonja). Rumi ne dit-il pas dans le même sens : « Que celui qui désire s'asseoir avec Dieu s'assoie avec les soufis ». Chacun finit par devenir ce vers quoi il est attiré. Dis moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es : « La compagnie des saints te fait devenir saint, que tu sois roc ou marbre, tu deviendras joyau lorsque tu parviendras au cœur du saint » (Rumi).

Une autre pratique très répandue en Inde, ce sont les bhajans (chants de dévotion) : chanter le nom de Dieu revient à le réaliser. Comme auprès de Ramana Maharshi, cette pratique s'est sans doute spontanément répandue auprès de Poonja, sans que celui-ci ait rien fait pour l'encourager ou pour la décourager. Telle est la nature humaine que de vouloir chanter ce qu'elle aime.

Toute la matinée, nous voyons défiler des groupes interprétant les chants les plus divers, la plupart en anglais ou en hindi, certains mêmes en français à partir d'airs connus de Charles Trénet ! Une petite fille exécute une gracieuse danse indienne traditionnelle. Poonja s'amuse de tout et de rien. Il joue avec un petit enfant et sa bonne humeur est vraiment contagieuse.

Observer un sage, rire avec lui est satsang. Il y a bien échange, communication, communion. Du repos émane tant de joie.

Cependant cette première rencontre ne me comble pas pleinement. Qu'y a-t-il de plus que la plupart des bhajans auxquels j'ai déjà pu assister ailleurs ? J'espérais entendre quelque parole de gnose de la bouche de Poonja, alors que ce jour là il paraît se complaire dans cette forme de bhakti (dévotion) si répandue en Inde. N'est-il pas celui qui a dit : « Au Satsang, nous ne parlons que de Gnose (Jnana), ou Recherche (Vichar), Connaissance de qui vous êtes. On ne parle pas de Yoga ici, ni de Bhakti, l'Amour du Divin ».

Peut-être est-ce à cause de l'âge et de maladie que Poonja laisse maintenant la dévotion de ses disciples s'exprimer sans frein. Après tout le voir n'est-il pas déjà Darshan, bénédiction, révélation du Soi ?

BAZAR

Le lendemain se trouve être un dimanche et il n'y a pas de satsang ce jour là. On nous conseille cependant de retourner au « Papaji satsang Bhawan », car c'est le jour du bazar, c'est-à-dire du marché. Tous les dimanches matin, les disciples de Poonja qui vivent de petits commerces se réunissent sur la terrasse pour y exposer leur marchandise. Cela surprend de prime abord, mais après tout il y a plus d'une centaine d'occidentaux ici et il faut bien qu'ils trouvent quelque moyen de survivre. Certains partent travailler en Europe le temps d'amasser quelques sous avant de revenir, d'autres sont responsables d'une « guest-house », d'autres encore vendent un peu d'artisanat local. On trouve de tout : des livres, des disques laser, des sacs, des châles, des vêtements chauds, des chaussettes en angora, des infusions d'herbes des Himalayas. Certains proposent même une séance de tarot ou d'astrologie...

Mais le bazar est surtout l'occasion de rencontrer et d'échanger avec les disciples présents. Certains ont roulé leur bosse dans toute l'Inde et ont fréquenté nombre de maîtres et d'ashrams avant de venir s'établir ici. Certains vivent là en permanence, d'autres font des allers et retours entre l'Occident et l'Inde. Beaucoup disent qu'un jour, c'est Papaji qui ne les a plus laissés repartir. Ce que tous apprécient chez lui, c'est d'abord sa simplicité. Bien que ses réponses soient toujours du plus haut niveau, il ne se prend pas trop au sérieux et ne se considère jamais comme un « guru » au sens péjoratif que ce terme a pris en Occident. Loin de siéger en permanence sur un trône et de donner un enseignement ex-cathedra, Papaji est d'abord un père de famille qui vit parmi les siens en toute humilité. Il est tout à fait possible de se rendre chez lui et de le voir vivre à la maison, de prendre un thé avec lui à la cuisine. Poonja fait en effet tout pour casser la relation « guru-disciple », traditionnelle. Il ne se fait pas passer pour un maître, il ne verse dans aucun sentiment de supériorité. Il ne fait aucune différence entre lui et un autre être humain puisqu'il ne voit partout que le Soi. Et cela est merveille.

Je croyais au début que si Poonja s'exprimait aussi peu lors du satsang, cela tenait à l'âge et à la maladie. En réalité, me dit-on, Papaji parle rarement spontanément, préférant le plus souvent garder le silence. Mais si l'on a par contre une question vitale à lui poser, alors il ne faut pas hésiter. Poonja répondra toujours clairement et directement. Et il ne faut surtout pas écouter les disciples qui prétendent que, pour telle ou telle raison, Papaji est aujourd'hui

inaccessible, aimant à créer des obstacles pour pouvoir mieux s'accaparer le maître. Je n'avais pas idée au début de m'adresser directement à lui, n'ayant pas reçu de réponse au courrier que je lui avais envoyé. Poonja répond toujours, me dit-on, mais pas toujours de la façon que l'on croit.

Est-ce le sens des rêves qui me viennent, ces quelques nuits passées à Lucknow ? Ainsi, la première nuit, j'ai l'impression de me trouver dans la même situation que Jésus sur le point d'être crucifié, avec tout ce que cela suppose d'angoisse de la souffrance et de peur de la mort : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » La nuit suivante, je me vois au sommet d'un escalier. Le nom de la Mère divine résonne dans ma poitrine comme une lumière, un feu qui bat à chaque pulsation de mon cœur. Et je m'apprête à descendre cet escalier comme pour répandre cette lumière dans le monde.

Si le premier rêve peut s'interpréter comme une « descente aux enfers » du petit moi crucifié par toutes les épreuves de la vie, faut-il voir dans le second l'annonce de ma prochaine visite à la Sainte Mère, Mata Amritandamayi, dans son ashram du Kérala ? N'y aurait-il pas une contradiction entre les deux démarches ? Je m'aperçois bientôt qu'il n'en est rien et que Poonja lui-même accorde une grande importance à Celle dont il dit que la meilleure façon de l'honorer consiste à être son Enfant Divin : « La Terre est la Mère parce que nul ne naît sans elle... Tout vient d'elle et tout retourne à elle. Elle est la Mère » (The Truth is, Prakash Packagers, p. 272).

Dans ce dernier recueil d'entretiens, il raconte comment depuis toujours il a considéré la rivière Gange comme sa propre mère. Un jour qu'il assistait à la Khumbha Mela, ce grand rassemblement religieux qui peut réunir plusieurs millions de sadhous et d'ascètes, il s'écarta de la foule avec l'intention de se rendre au confluent des trois rivières saintes : Yamuna, Saraswati et Gange. Au bout d'un moment, une jeune fille accourut et tomba à ses pieds. « Que fais-tu seule ici ? » demanda Poonja. « Où sont tes parents ? » « Je suis seule, je n'ai personne, répondit-elle... Lors de cette Mela, chacun vient se purifier de ses péchés en se baignant au confluent des trois rivières sacrées. Chacun se débarrasse de ses péchés, mais que puis-je en faire ? J'ai fait vœu d'ôter les péchés de tous ces gens, et c'est ce que je fais, mais je dois les déposer aux pieds d'une vénérable Saint pour en être délivrée. Sept jours durant j'en ai cherché un dans la Mela, mais je n'en ai trouvé aucun qui puisse prendre tout cela sur lui. Mais maintenant je t'ai trouvé : tu es le seul qui puisse me soulager de mon fardeau. Je suis la Déesse Gange ! »

La grâce de la Mère est nécessaire pour réaliser le Soi, ajoute Poonja : « Ce désir ardent d'être libre vient du dedans, non du dehors. Ce dedans est la Mère. Par compassion, elle vous donne ce désir » (p. 273).

INTERIEUR, EXTERIEUR

Le lendemain lundi est un jour de satsang. C'est aussi notre dernière journée à Lucknow. Je me décide à poser une question par écrit à Poonja, afin de l'approcher et de boire à la source les paroles mêmes que prononcent depuis toujours tous les jivanmuktas, les délivrés-vivants.

Comme la fois précédente, le satsang commence par des chants. Certains demandent à Poonja de leur donner un nom hindou. Papaji s'exécute de bonne grâce. A un Russe prénommé Vitali, il donne le nom de Vitthal : « Voici un nom de Dieu. Si vous le répétez, vous deviendrez Dieu lui-même ». Lorsqu'on lui présente la carte que j'ai écrite à son intention je m'approche et l'entend déchiffrer péniblement la question que j'ai préparée : « Si Dieu est à l'intérieur de nous, pourquoi la plupart des gens ne le voient-ils pas ? Si Dieu est notre propre Soi, comment le chercher et le trouver ? »

« La plupart des gens ne voient pas Dieu parce qu'ils regardent à l'extérieur. Voir suppose une perception au dehors. On ne peut voir Dieu. Voir suppose la présence d'un autre. Toute vision implique l'existence d'une altérité. On ne peut ni chercher ni trouver Dieu. Par contre on peut le devenir, on peut l'être. Seul le Je est et le Je ne peut être autre que Soi-même ». Voici résumée en quelques mots une réponse qui sur le coup m'a semblé très longue, interminable comme si le temps était brusquement suspendu. J'avais l'impression en écoutant Papaji que ses paroles résonnaient en moi-même, qu'elles venaient de moi-même. Tout était évident.

Aussi évident que la réponse de Ramana Maharshi au même Poonja quelques dizaines d'années plus tôt. Je m'en aperçois maintenant en lisant « The Truth is » :

*« Dieu ne peut être vu, ce n'est pas un objet des sens
que l'on puisse voir... »*

Vous ne pouvez voir Dieu parce que vous êtes Dieu !

Comment pouvez-vous chercher ce que vous êtes ».

(The Truth is, p. 128)

Rien ne peut remplacer cette relation directe. Plus tard, en regardant la vidéo tournée à cette occasion, j'ai eu le sentiment étrange d'assister à une scène totalement différente, sans le moindre rapport avec ce que j'avais vécu. Je voyais des acteurs dans un film, j'entendais certes les mêmes paroles, mais cette fois-ci elles me semblaient étrangères. Je me souviens qu'à l'issue d'un de ses satsangs européens Jean Klein avait déclaré : « Inutile de vous souvenir de tout ce que j'ai pu vous dire. Tâchez plutôt d'en conserver la saveur ». Cette saveur que j'avais goûtée aux pieds de Papaji, aucune vidéo n'aurait jamais pu me la rendre car tout film suppose précisément la vision d'un spectacle extérieur.

Je comprends maintenant pourquoi je n'ai jamais vraiment eu goût à transporter d'appareil photo ou de caméra au cours de mes périples. Aucune image ne m'a jamais permis de revivre le choc, l'impression grandiose éprouvée devant la place Saint-Marc ou le Potala, les pyramides ou le Taj Mahal, les chutes du Niagara ou les fleuves de l'Amazonie, la baie de Rio de Janeiro ou celle de Fort de France. Comment exprimer l'étrange et inexplicable présence d'un être réalisé ? Aucune image ne peut rendre compte de la rencontre avec un éveillé. Aucune photo ne peut fixer le lever du Soi à l'orient de l'être. Aucun film ne peut rendre l'essence cachée des choses. Les images passent, seul l'Esprit reste. La Vie ne peut être figée, la source bouillonnante ne peut cesser de couler.

TOUT N'EST QU'UN REVE

Le satsang s'est terminé. Papaji est reparti en voiture, buvant goulûment avec une paille l'eau d'une noix de coco.

Comme il nous a fallu rendre avant midi notre chambre d'hôtel et que notre train est prévu tard dans la soirée, nous décidons de passer l'après-midi sur la terrasse du « Papaji Satsang Bhawan ». Bien que nous soyons encore en hiver, il est possible de rester en plein air car le soleil brille toute la journée. J'en profite pour parcourir le dernier livre de Poonja : « The Truth is ». Les entretiens de Poonja me ravissent et me semblent d'ailleurs encore plus lumineux en anglais que dans les traductions françaises. Une fois plongé dans ce livre, je me laisse emporter par la beauté et la profondeur des répliques de Papaji et je me passionne pour nombre d'anecdotes de sa vie dont il se sert pour illustrer ses propos et dont j'ignorais tout jusqu'ici. Quel plaisir d'aller ainsi d'émerveillement en émerveillement, confortablement allongé à terre sur des coussins moelleux.

Alors qu'il résidait au Ramanashram, Poonja apprit la nouvelle de la Partition de l'Inde. Sa famille se trouvait justement dans la partie destinée à devenir le Pakistan et risquait donc fort de se faire massacrer. Mais puisque tout est un rêve, se dit Poonja, à quoi bon s'en inquiéter ? Ramana Maharshi lui demanda pourquoi il n'allait pas protéger les siens.

« Lorsque je suis arrivé ici, dit Poonja, j'avais une femme, des parents et des enfants. Depuis que vous avez porté votre regard sur moi, tout a disparu. Désormais vous êtes mon seul et unique parent au monde ».

« Si tout cela n'est qu'un songe, pourquoi en avoir peur ? Mieux vaut aller dans le rêve et veiller sur votre femme et votre famille. Pourquoi être effrayé d'un rêve ? Votre main de rêve est en sécurité dans la gueule d'un tigre de rêve. De même, vivez dans le monde, appelez-le un rêve. N'ayez pas peur et oeuvrez comme dans le rêve. Le rêve est un rêve et rien n'est réel, mais vous, en tant que fils, êtes aussi dans le rêve. Que le fils du rêve aille donc dans la contrée du rêve sauver dans le rêve la famille du rêve ».

Et le Maharshi de conclure : Où que vous soyez, je suis avec vous.

Poonja n'eut donc d'autre issue que de se rendre en pleine guerre civile dans la gueule du loup, mais grâce à toute une série de miracles il revint sain et sauf avec sa famille tant il est vrai que « le Maître ne donne pas seulement la Libération mais veille également sur tout ce dont vous pouvez avoir besoin ». Et c'est ainsi que Poonja fut le seul hindou à ne pas être massacré dans le train à destination de Lahore : bien que s'étant mêlé aux passagers musulmans, nul ne remarqua ses origines malgré ses oreilles percées à la mode hindoue et Om tatoué sur le revers de sa main.

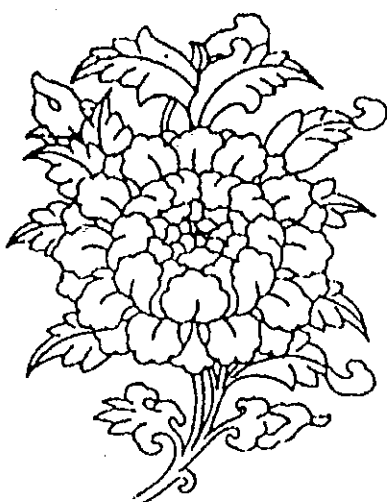
Il y aurait encore plein d'anecdotes à raconter. Comme celle où Papaji rapporte sa conversation avec un arbre qui pour le remercier lui offrit quelques uns de ses fruits : des oranges qui tombèrent spontanément à ses pieds. Mais l'après-midi est maintenant bien avancé et comme on nous a annoncé qu'il y aurait peut-être une possibilité d'apercevoir Poonja chez lui une dernière fois, nous décidons de ne pas la gâcher. Un rickshaw nous dépose en quelques instants devant le domicile de Poonja qui n'est distant que de deux kilomètres . Par chance, Papaji est là, assis en train de boire du thé, coiffé d'un bonnet de laine, entouré de quelques disciples. Nous nous approchons pour jouir en silence de sa présence. Que puis-je dire de cette scène si belle qu'il n'y a rien à en dire ? Rien ne se passe. Quelques propos. Le regard de Papaji qui se pose sur chaque arrivant. Des bribes de conversations. Quelques instants de paix partagés entre tous. Papaji distribuant des pommes que l'on vient de lui apporter sur un plateau. C'est le prasad, l'offrande du Maître à ses disciples par lequel ce dernier leur transmet sa Grâce. Les hindous ont une très haute opinion du prasad qui permet, dit-on, de communier avec le divin : « rester tranquillement au centre de vous-même, le Soi... Voilà la Grâce (prasad) » (Ramana Maharshi).

Puis Papaji se lève, soutenu par ses proches. Il est temps pour lui de rentrer. Le soleil commence à baisser à l'horizon et l'air se fait frais. Après une dernière vision du vieux sage pénétrant dans sa demeure, nous reprenons notre rickshaw pour d'autres destinations. Mais lesquelles ? Après tout, nous savons maintenant que nous ne pouvons aller ailleurs que là où réside le Soi. De toutes les paroles que je viens de lire ou d'entendre en quelques jours, c'est celle-là que je retiens :

Où que vous soyez, je suis toujours avec vous .

L'Inde à désormais pour nous le visage souriant de Papaji, celui du Soi, de l'Un sans second, le visage d'avant même notre naissance.

Yves MOATTY



L'ANGE ET SON POETE

(suite)



COMMENTAIRES

SIXIEME ELEGIE



Ce que depuis longtemps je vois en toi, figuier,
C'est que négligeant de fleurir
tu laisses à temps mûrir ton fruit
et discrètement ensermes ton pur secret.
Comme le tuyau d'où jaillit le jet d'eau,
tes rameaux sinueux font circuler la sève
qui somnolente encore s'accomplit dans la joie.
C'est ainsi que le dieu s'incarne dans le cygne...

Mais nous nous complaisons dans la gloire de fleurir,
et c'est trahis que, tard, nous donnons notre fruit.
Bien peu ressentent en eux l'ardent désir d'agir
que déjà ils s'enflamment dans le creuset du cœur,
quand le charme des fleurs, à l'air nocturne si doux,
vient troubler les paupières et effleurer les lèvres.
Peut-être les héros ou ceux qui voient la mort
venir en jardinier pour palisser leurs veines.
Ceux qui vont de l'avant devançant leur sourire,
comme l'on voit les coursiers des reliefs de Karnak
qui précèdent en riant le char du roi vainqueur.

Le héros est le frère de ceux qu'élit la mort.
Peu lui importe de durer. Sa vie c'est s'élever.
Se dépasser sans cesse et pénétrer
dans la constellation changeante
du perpétuel danger. Bien peu le trouveraient là.
Mais le destin qui pour nous est muet
Soudain pour lui s'exalte et comme un chant l'emporte
dans l'ouragan de son monde en rumeur. Il n'est personne
que j'entende autant que lui. Et comme un vent torrentiel
me traverse le timbre ténébreux de sa voix.

Ah, comme j'aimerais fuir devant l'ardent désir
d'être encore un enfant ! Ah, s'il m'était possible de l'être encore !
D'être assis, appuyé sur des bras à venir,
et de lire l'histoire de Samson et de sa mère
qui, stérile d'abord, ensuite enfanta tout.

Au fond de toi, ô mère, n'était-il pas déjà héros
esquissant en toi-même son choix impérieux ?
Des milliers en ton sein désiraient être lui.
Mais vois : il sut prendre et laisser, choisir et s'imposer.
Il brisa les colonnes, s'évadant de ton ventre
vers ce monde limité où il sut choisir et s'imposer.
O mères des héros, sources des grands fleuves,
gorges profondes où du tréfonds de leur cœur
déjà se précipitent les jeunes filles
victimes lamentables au fils bientôt offertes.

Car ce héros, gravissant les degrés de l'amour,
s'élançait, comme un orage, montant toujours plus haut,,
à chaque pulsation d'un cœur qui ne bat que pour lui.
Et déjà autre, il se détourne - à la fin d'un sourire.

Si la Bible ne précise pas à quelle espèce appartient l'Arbre de Vie du jardin d'Eden, on peut supposer qu'il s'agit d'un figuier puisque dès que Adam et Eve mangent de son fruit : *Alors s'ouvrent leurs yeux à tous deux, et ils savent qu'ils sont nus. Ils cousent donc une feuille de figuier et s'en font des ceintures (Gn III. 7).*

En hébreu, le même terme (teenah) désigne à la fois le figuier et l'éros, l'énergie verticale qui pousse l'homme vers Dieu. Le figuier est le lieu de la montée des énergies et son fruit l'amour divin. En Grèce ou à Rome, le figuier était consacré à Priape et son fruit revêtait un sens érotique : Aristophane utilise ainsi le verbe « cueillir des figes » (sukologeîn) pour signifier l'accouplement (La Paix, 1348). Les poètes semblent avoir été frappés par ce fruit qui est une inflorescence renfermée sur elle-même, les fleurs naissant à l'intérieur du réceptacle qui ressemble à une bourse charnue et gonflée : *chair de grenade et cœur d'oponce, figue d'Afrique et fruit d'Asie... Fruits de la femme... (Saint-John Perse, Amers).*

Dans l'Évangile selon Thomas, la figue symbolise le bon trésor qui ne peut pousser n'importe où : *on ne cueille pas de figes sur les chardons (log 45)*. Et si selon les canoniques, Jésus maudit le figuier qui ne porte pas de fruits (Mt 21. 18-20 ; Mc 11. 12-20 ; Lc 13. 6-9), il prend l'image du figuier verdoyant pour symboliser l'accomplissement du Royaume : *Voyez le figuier et tous les arbres : dès qu'ils bourgeonnent, vous savez que l'été est proche. De même quand vous verrez ces événements arriver, sachez que le Royaume de Dieu est proche (Lc 21. 29-31 ; Mt 24. 32-34).*

A la différence des autres arbres de la Palestine, le figuier perd tout son feuillage en hiver, ce qui permet d'observer à travers ses branches dénudées la montée de la sève nouvelle. Ses bourgeons, symbole de la victoire de la vie sur la mort, sont un signe précurseur de l'été. Le figuier verdissant annonce la bénédiction divine : *l'arbre a porté son fruit, le figuier et la vigne ont donné leur richesse (Jl II.22)*. Et de même il annonce les prémices de l'amour : *car voici que l'hiver est passé... le temps de la chanson est arrivé... le figuier a produit ses figes-fleurs... (Ct II. 11-13).*

Le figuier est une image de la Connaissance suprême. Il symbolise en Inde l'immortalité et la Gnose. Le figuier des Pagodes (*Ficus religiosa*) est l'arbre de la Trinité, l'arbre de Vishnou et de Shiva. C'est l'arbre de la Bodhi, sous lequel le Bouddha trouve l'Éveil en apercevant l'étoile du matin :

*ta coque est dans l'infini,
la vigueur de ta sève s'y presse.*

(Rilke, Bouddha en majesté, Seuil, trad. J. Legrand)

Le figuier est sacré en Inde depuis la plus haute antiquité : on a ainsi retrouvé à Mohenjo Daro l'image d'une divinité surgissant de cet arbre. Parfois représenté inversé, il symbolise l'Absolu et ses racines sont alors le principe de la manifestation divine qui s'épanouit à travers les branches de la multiplicité : *On parle d'un figuier sacré (Aswattha) dont les racines sont en haut et les branches en bas et dont les feuilles sont les hymnes védiques. Celui qui le connaît connaît le Veda (Bhagavad Gita, XV. 1) ; Ce figuier primordial a ses racines en haut et ses branches en bas. En vérité, c'est le Pur, c'est le Brahman, celui-là qu'on nomme l'Éternel. Il contient la totalité des mondes et nul ne va jamais au-delà de lui. C'est Cela en vérité (Kathopanishad, VI. 1).*

Le figuier doit son pouvoir fécondant à son latex dont la composition est comparable à celle du lait et qui est de la même essence que le « rasa », la sève, la semence, l'eau primordiale chargée d'énergie créatrice, et que le suc vital « ojas » qui communique la vie au fœtus dans le sein de sa mère et qui chez le yogi est susceptible de se transmuter en énergie spirituelle. La Kausitaki Upanishad (I. 3) fait allusion au « figuier qui distille le Soma, le nectar d'immortalité comparé à du lait.

Toute cette symbolique se retrouve implicitement dans la VI^{ème} Élégie qui comme la IV^{ème} débute par l'évocation de l'Arbre de Vie. C'est à ce même arbre qui traverse toutes les saisons que se réfère l'arbre du mouvement de la V^{ème} Élégie.

L'Arbre de la Vie est identifié au figuier, l'arbre qui ne fleurit pas. La fleur se cache à l'intérieur de la substance nourricière de la figue. Ne s'attardant pas à fleurir, le figuier va donc directement au but en donnant son fruit. Grâce à sa sève qui court vers le haut, il connaît l'accomplissement. Il devient semblable au dieu qui, dans le mythe de Léda, prend conscience par l'amour de sa métamorphose :

*le dieu s'épandit dans l'amante.
Ce n'est qu'alors qu'il jouit de son plumage,
et ce n'est qu'en son sein qu'il devint vraiment cygne.*

(Rilke, Léda, Nouveaux Poèmes, Seuil, trad. J. Legrand)

Rilke appelle lui-même cette VI^{ème} Élégie « l'Élégie du héros ». Le héros efface les frontières de la vie et de la mort. La vie n'est pas pour lui durer, mais trouver son accomplissement dans la mort. La vie n'a de valeur que par son intensité, non par sa durée. Ce thème est présent dès la première Élégie :

*et songe que le héros ne périt point, que sa fin même
n'est que prétexte à être : son ultime naissance.*

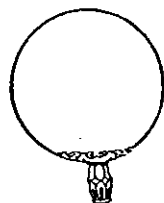
La mort est l'occasion de la véritable connaissance, dont ici-bas nous ne pouvons seulement avoir qu'un lointain aperçu. La vie du héros est ascension permanente vers ce but dont la mort donne la révélation. Il monte vers son origine, à la découverte aux tréfonds de soi-même de cette source que l'on pourrait comparer à la « source bouillonnante » du logion 13 de l'Évangile selon Thomas :

*Le mort est seul à pouvoir boire
à la source qu'ici nous entendons seulement
lorsque le dieu, en silence, lui fait un signe au mort.*

(Sonnet à Orphée, II. 16)

Et c'est l'amour qui toujours plus haut porte le héros. C'est le sourire de l'amour qui le fait autre. Pour lui seul peut-on dire que le sourire danse. Car c'est pour lui que tout s'achève dans le sourire de l'ange. Mais cette initiation que les hommes ne peuvent espérer approcher qu'après leur mort, lui-même la réalise en sa vie, ici et maintenant. Sa mort est celle du petit moi et de tout ce qui le limite à ce monde. Sa vie, c'est la révélation d'une autre réalité. Parce qu'il est prêt à mourir, le héros répète en lui-même le cycle de la végétation. Qui meurt de son vivant trouve le fruit de la Vie : *Si le grain de blé tombé à terre ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la trouvera (Jn 12. 24).*

Yves Moatty
(à suivre)



LE DHAMMAPADA (suite)

XV - LE BONHEUR

197 - Heureux sommes-nous qui vivons sans haine parmi ceux qui haïssent. Au milieu de ceux qui haïssent, demeurons libre de haine.

*

*Le sadhu véritable est celui qui reste
Indifférent aux injures,
Immuable au milieu des vagues de la colère,
Et regarde les critiques passer comme le vent. (Kabir)*

*

198 - Heureux sommes-nous qui vivons sains parmi les malades. Au milieu des malades, demeurons hors d'atteinte du mal.

*

cf versets 88 - 89

*

199 - Heureux sommes-nous qui vivons libres de tracas parmi ceux que tourmentent les soucis. Au milieu de ceux qui rongent les soucis, demeurons libres de tracas.

*

Ne vous souciez pas, du matin au soir et du soir au matin, de ce que vous revêtirez. (log 36)

Je vous exhorte, adeptes, à ne pas vous soucier de vos vêtements et de votre nourriture. (Lin-Tsi)

Sois libre de tout souci :

Celui qui pourvoit à tout est grand.

Les animaux des champs, les oiseaux, les insectes

N'ont ni réserve, ni grenier ! (Kabir)

*

200 - Heureux sommes-nous qui vivons, libres des biens du monde. En parfaite joie nous vivons comme des dieux rayonnants

*

Alors qu'il revenait d'une tournée d'aumône infructueuse et qu'il était donc contraint de jeûner, le Bouddha rencontra Mara qui se moqua de lui et de son triste état. Le Bouddha lui répondit alors en prononçant ce verset dont la version chinoise du Dhammapada donne la variante suivante : *Ma vie*

est maintenant au repos, calme, indifférente, je n'ai nulle pensée de ce que je dois faire. Empile le bois pour que le feu me cerne. Mais comment le feu pourrait-il atteindre un être tel que Moi ?

Parallèles :

*Je suis vêtu d'un simple drap,
Et les gens se moquent de moi ...
Par delà les gunas, par-delà le karma,
Au royaume de la Joie, j'ai pris le Nom de Ram. (Kabir)*

*

201 - La victoire engendre la haine, le vaincu vit dans la détresse. Celui qui est en paix vit heureux, ayant abandonné la victoire et la défaite.

*

cf. versets 256 - 257

Ils se montrent indifférents à l'honneur et au déshonneur, au gain et à la perte, à la victoire et à la défaite... Ils demeurent tranquilles, contents, sereins, apaisés, même face à la pire adversité. (Tripurarahasya)

L'action prescrite, libre de tout attachement, accomplie sans passion, ni haine par un agent qui se désintéresse de son fruit, on la dit-sattvique .

(Bhagavad Gita, XVIII. 23)

*

202 - Il n'y a pas de feu plus ardent que la convoitise, pas de mal comparable à la haine. Il n'y a pas de douleur plus grande que l'existence humaine, pas de plus grand bonheur que la Paix.

203 - L'avidité est la pire des maladies, l'existence humaine (samskara) la pire des souffrances. Celui qui sait la vérité réalise le suprême bonheur du Nirvana.

204 - La santé est le plus grand don, le contentement la plus grande richesse. La confiance est le lien le plus sûr mais le suprême bonheur est le Nirvana.

205 - Celui qui a goûté la douceur de la solitude et de la paix s'affranchit de la peur et du mal. Il savoure la douceur du Dharma.

*

*Heureux êtes-vous, solitaires, élus, parce que vous trouverez le Royaume.
Comme vous êtes issus de Lui, vous y retournerez. (log 49)*

*

206 - Il est bon de contempler les Nobles (les Aryas) ; leur compagnie est toujours bénéfique. Heureux celui qui ne prête pas attention aux insensés.

207 - La compagnie des insensés est source de douleur. S'associer avec les insensés est aussi douloureux que s'associer avec un ennemi. Rester en compagnie des sages, c'est goûter le même bonheur que vivre parmi les siens.

208 - Choisis la compagnie des sages, des hommes de connaissance, sincères et vertueux. Suis l'exemple de celui qui est bon et sage comme la lune qui suit le chemin des étoiles.

*

Si le mental est gardé en mauvaise compagnie, il prendra une coloration qui marquera ses pensées et sa conversation. Placé au milieu de dévots, le mental méditera sur Dieu et parlera de Dieu et de Dieu seul.

(Ramakrishna)

Que celui qui désire s'asseoir avec Dieu s'assoie avec les soufis. (Rumi)

Par la fréquentation des saints, le mental se fond dans sa propre source. (Ramana Maharshi)

Si tu rencontres un Saint, c'est Dieu que tu rencontres (Kabir)

Tous les saints ne sont qu'un seul Saint. (Angelus Silesius, Pèlerin chérubinique V.7)

XVI LES PASSIONS

209 - Celui qui perd son temps en futilités au lieu de se consacrer à la méditation, celui-là gâche sa vie. Prisonnier des passions, il envie celui qui s'adonne à la méditation.

210 - Ne t'attache pas à ce qui est agréable ni à ce qui ne l'est pas. Ne pas voir ce qui est agréable est aussi douloureux que de voir ce qui ne l'est pas.

211 - Ne tiens rien pour cher car la perte de ce que l'on aime est douloureuse. Il ne connaît plus d'entraves celui qui n'éprouve plus ni attirance, ni répulsion.

*

Se détachant de toutes les possessions, de tous les liens et de toutes les affections mondaines, le bodhisattva éprouve de la compassion envers tous les êtres, mais il s'agit dans son cas d'un amour désintéressé, universel non d'un amour égoïste et possessif.

Parallèles :

Le sage ne pleure ni sur les morts, ni sur les vivants. (Bhagavad Gita, II. 11)

J'ai pleuré en naissant et je mourrai en riant. (Nisargadatta)

Richesses et possessions ici-bas ne sont qu'entravés ; posséderais-tu tout, tu ne posséderais encore rien. (Farid Uddin Attar)

*

212 - L'attachement est cause de douleur, l'attachement est cause de peur. Celui qui s'est libéré de l'attachement ne connaît ni douleur, ni peur.

213 - L'affection est cause de douleur, l'affection est cause de peur. Celui qui s'est libéré de l'affection ne connaît ni douleur, ni peur.

214 - Le plaisir est cause de douleur, le plaisir est cause de peur. Celui qui s'est libéré du plaisir ne connaît ni douleur, ni peur.

215 - Le désir est cause de douleur, le désir est cause de peur. Celui qui s'est libéré du désir ne connaît ni douleur, ni peur .

216 - La convoitise est cause de douleur, la convoitise est cause de peur. Celui qui s'est libéré de la convoitise ne connaît ni douleur, ni peur.

*

désir : ici kama, du nom du dieu hindou de l'amour ; le désir des sens, la sensualité.

Parallèles :

Tu désires le bonheur et tu trouves la douleur :

Ce n'est pas ce bonheur que je cherche !

Si tu as soif du monde et de tous ses plaisirs,

Comment crois-tu trouver refuge aux pieds de Ram ! (Kabir)

*

217 - L'homme vertueux et perspicace, établi dans le Dharma, qui a réalisé la Vérité et qui obéit à son devoir, cet homme-là est estimé de tous.

218 - Celui qui aspire à l'Ineffable (le Nirvana), dont le mental est stabilisé et dont les pensées ne se laissent plus entraîner par la convoitise, de celui-là on dit qu'il est « entré dans le courant supérieur ».

*

cf verset 178

Il existe selon le bouddhisme plusieurs étapes sur la voie. Il y a d'abord celui qui entre dans le courant, mais qui doit renaître plusieurs fois avant d'atteindre la délivrance. Il y a ensuite celui qui ne connaîtra plus qu'une seule renaissance sur terre ; puis celui qui « étant entré dans le courant supérieur » n'a plus à renaître ici-bas mais peut prendre un corps divin avant de s'éteindre définitivement. Le Saint parfait (Arahat) est celui qui, purgé de toutes les impuretés et passions, doué de savoir et de pouvoirs surnaturels, obtient le Nirvana dès cette vie.

*

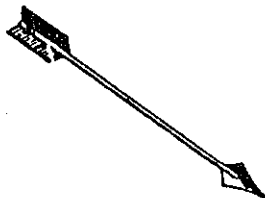
219 - Les amis et les proches font bon accueil à celui qui a accompli un long chemin.

220 - De même celui qui passe de ce monde dans un autre est accueilli par ses bonnes actions comme les amis et les proches qui avec joie reçoivent un être cher à son retour.

Soyez passants. (log 42)

Sois dans le monde d'ici-bas comme un étranger ou un voyageur qui passe sur la route. (hadith)

Yves MOATTY (à suivre)



UN CONCEPT A LA MODE

La réincarnation est une idée ontologiquement séduisante qui ne peut que continuer à séduire le monde psychique angoissé de son devenir, mais pas le gnostique qui n'a pas de devenir. Le gnostique a l'honnêteté de ne parler que de ce qu'il connaît de source sûre. Les enfants ne savent pas mentir. A-t-on déjà vu un enfant, après avoir appris à concevoir et à s'exprimer, et avant d'être devenu calculateur au point d'être capable, comme l'adulte, de mystifier son monde, donner des signes de ses présumées « vies antérieures » ?

Lorsque l'idée a séduit, il devient facile de donner des interprétations de poètes inspirés ou de textes traditionnels qui veulent confirmer la thèse.

Nisargadatta dit à un visiteur : « Si vous pensez que vous n'avez pas vécu suffisamment de choses dans votre existence, regardez dans le cœur des gens et vous y trouverez autant d'expériences qu'en mille ans vous ne pourriez les vivre toutes ! Le mental et le monde n'ont plus de secrets pour le gnostique qui en fait le tour complet au cours de l'initiation. Le gnostique découvre l'amour spirituel, qui est non-émotionnel, et qui, allié à la conscience aiguisée, le rend pénétrant de ce qui l'entoure. Ainsi il voit derrière les apparences, les carapaces trompeuses et les semblants, la vérité de chacun en son cœur, en son centre. Non pas comme un journaliste, ni même comme un médecin, mais comme une mère. Cet amour spirituel ne peut fonctionner comme révélateur des secrets qu'en faisant sien, mieux : en s'identifiant, en reconnaissant la non-séparation d'avec l'autre. Connaître le monde, au sens du logion 80, c'est-à-dire en vérité, en totalité de manière à n'être plus victime de l'illusoire, ne peut se faire sans cette faculté de pénétration qui fait dire à ceux qui la vivent qu'ils ont plus d'expérience que s'ils avaient mille ans. La croyance en la réincarnation est une suffisance confortable du mental qui est trompeuse comme tout ce qui a pour fondement branlant le petit moi qui est né mais ne voudrait pas mourir. Égarés par le processus centrifuge et expansif de l'acquisition du savoir, qui n'a rien à voir avec la Connaissance, on pense facilement que connaître le (vaste !) monde nécessite plusieurs milliers d'années d'existence, au vu du peu d'événements « pédagogiques » que l'on a le temps de vivre pendant le parcours terrestre. Ceux qui tiennent ce discours méconnaissent totalement la capacité à découvrir et à connaître que procure la Gnose. Connaître le monde ne nécessite aucun événement, aucune expérience supplémentaire à celles, modestes et ordinaires, qui ont suffi à une bonne structuration de départ. Le gnostique vit une existence ordinaire. L'extérieur ne conditionne pas ce qu'il vit à l'intérieur. L'intérieur déconditionné a accès à la connaissance immédiate qui procède par contact et absorption de ce qui est là, sans dépendre de la durée ni de l'analyse. Quel raccourci !

Tandis que le psychique de fin de millénaire adopte la réincarnation et la substitue aux croyances dogmatiques des religions qui ne font plus recette, le gnostique vit comme il l'a vécu hier et de tous les temps, sa découverte éprouvante du faux, de l'irréel, avant de tomber dans le vrai. Mais au sens gnostique, le vrai et le faux ne sont pas opposables car ils ne relèvent tout simplement pas du même niveau, et ne se rencontrent jamais. C'est pourquoi le passage du faux au vrai n'est pas un pas, mais un saut (log 74). Le faux, ce sont les concepts. Et les concepts ont un point de départ accessible contrairement au « Koan » bien connu concernant l'antériorité de la poule ou de l'œuf ; ce point de départ c'est le premier concept.

LE PREMIER CONCEPT

Saisir complètement ce que sont les concepts réclame une attention intense tournée vers soi. La tâche n'est pas facile car les concepts sont ni plus ni moins la matière première constituant le monde de la personne, qui est illusoire.

L'observation éclairée de ce qui se passe au cours de la petite enfance peut permettre de comprendre, d'avoir la vision du processus conceptuel. Le petit enfant qui a environ 2 ans mémorise chaque jour des informations sensorielles nouvelles auxquelles son entourage associe des sons reconnaissables parce que répétés de nombreuses fois. La reconnaissance de plus en plus rapide des perceptions sensorielles et leur assimilation à leur désignation verbale ne peut se faire que parce que la mémoire est là. La mémoire fait intervenir le temps et l'espace qui sont eux aussi le fruit d'assemblage de perceptions mémorisées. Rien n'apparaît que si l'on s'en souvient et demain que si l'on y pense. Et le monde que l'on situe dans l'espace au moment où l'on y pense, que devient-il dans le sommeil profond où l'on se laisse disparaître chaque soir ?

Prenons un objet, par exemple « table » : la répétition de la situation où les sens perçoivent l'objet en l'associant à sa désignation verbale construit cette représentation mentale « table ». Puis s'ajoutent sa fonction, son utilisation, etc... Il arrive d'ailleurs que les yeux soient dirigés vers l'objet sans le voir : lorsqu'on est « ailleurs » avec sa pensée...

Mais tout cela reste joueur, s'effaçant sitôt apparu. L'enfant est un dieu ludique, jouant avec ce pouvoir considérable qui le limite peu à peu au fur et à mesure que s'accroît le contenu mémorisé. Tant que le jeu et sa jubilation prédomine, il ne prend pas tout cela au sérieux, la manifestation reste fluide, et l'enfant, roi.

Le concept est la représentation de tout objet et de toute idée prise pour une réalité.

Petit à petit, l'état vacant est envahi et le petit homme fonctionne en permanence au travers de ses représentations, parmi lesquelles s'en trouve une qui se situe au centre des autres : la représentation de soi. L'éducation consiste à intégrer des limitations ordonnées qui vont permettre plus tard de se débrouiller pour la survie et l'existence jusqu'à l'autonomie et ses contraintes. Elle conforte la conviction « je suis ce corps », ce centre qui bientôt n'est plus le centre du monde, mais restera le centre d'intérêt, celui à qui on sacrifierait tout s'il le fallait. Sauf si l'on saisit ce qu'il en est vraiment. Mais combien d'hommes parviennent à cela ?

C'est aussi le premier concept dans l'ordre générique et chronologique. A l'âge de quelques jours, il n'y a pas de conscience séparée chez le tout-petit. L'unité non consciente d'elle-même est le nom de ce qui est là. Même si des conditionnements somatiques sont déjà ancrés dans cette chair, il n'y a pas d'entité qui se les approprie. Puis surgit de ce rien le sentiment de la séparation, le sentiment d'exister séparément de la chair de la mère, de l'air ambiant. C'est là que la personne naît. C'est là que se produit le malentendu qui est dans l'ordre des choses.

Ce sentiment d'être séparé est le béton à prise lente qui va durcir avec les années, le concept de la personne en sera l'armature si difficile à sonder.

Christian Roux.

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

LA MAISON

Étant l'Unique, je ne peux habiter qu'une maison unique. Étant sans forme et sans limites, ma maison ne peut me recevoir que si elle est comme moi sans forme et sans limites.

J'étais avant d'exister et à jamais je suis toujours. Ainsi éternellement je suis à demeure dans ma demeure éternelle. Elle n'a donc pas été édifiée dans l'espace-temps comme les maisons des hommes construites avec des matériaux d'un règne minéral ou végétal que les savants peuvent situer dans le temps. Elle est issue de moi comme l'enfant de sa mère, avec toutefois cette caractéristique que je l'ai conçue par parthéno-génèse. De même nature que moi, elle ne peut être perçue par les hommes ni par leurs instruments de détection, si performants soient-ils. Invisible à la lumière du jour, totalement silencieuse et immobile, impalpable, elle est pourtant bien réelle ici-maintenant. Les hommes voient ce que le jour éclaire après l'obscurité nocturne. Ma maison est visible à la lumière de la nuit d'avant la succession des jours et des nuits. Les hommes voient les images qu'interprètent leurs pensées. Leurs maisons sont à leur image.

L'architecture et la décoration sont le produit de leurs mesures, de leurs calculs et de leurs combinaisons. « Montre-moi ta maison et je te dirai qui tu es ». On peut dire cela de moi, mais comme personne ne me connaît, personne ne connaît ma maison. Je peux dire qu'elle est le vide-lumière habité, on ne sera pas plus avancé. Je peux dire également qu'elle est chaude comme un nid d'oisillons, que l'amour y règne sans partage, que je l'explore toujours avec le même bonheur, que je le reconnais en même temps que je le découvre et que je le découvre en même temps que je le reconnais, que je m'enchanté à me reconnaître et à me découvrir. Je peux même dire par quel stratagème je me retrouve en elle grâce à mon signe qui, comme ma maison, n'est différent de moi qu'en apparence. Oui, je peux dire tout cela et bien d'autres choses encore, mais personne ne me comprend. Ce qui est en aval ne comprend pas ce qui est en amont. Ce qui vient après ne comprend pas ce qui est déjà là. Ce qui est venu attend ce qui viendra sans voir ce qui est là et c'est bien là qu'est la cruelle méprise de la pensée, incapable de découvrir l'évidence que j'offre à pleines mains, sans sortir de ma maison, sans aller vers ce qu'il est convenu d'appeler les autres.

La lumière de ma maison éclaire le monde entier, mais les hommes ne la voient pas, pas plus qu'ils ne voient ma maison. Leur cécité tient des images. Ils ne peuvent voir en même temps les images et la lumière qui les sous-tend. Ils ne voient pas que la lumière qui rayonne de ma maison et dont je suis le centre efface les images. Les ténèbres qui résultent de ce défaut de vision ne sont ténèbres qu'à leurs yeux ; n'empêche qu'elles ne peuvent appréhender la lumière. Pour voir la lumière, il faut être lumière. Or les hommes se voient distincts et multiples, c'est pourquoi ils sont ténèbres. Certains pressentent la lumière dont ils sont issus : ils me pressentent, mais ne réalisent pas que je suis là, plus présent à eux qu'eux-mêmes. Alors, ils me cherchent ailleurs, pensant me trouver demain, plus tard, à la fin de leur histoire, ou de l'histoire tout court. C'est du reste à la fin de l'histoire que des spécialistes situent ma rencontre avec les hommes. Ils imaginent même ma demeure céleste et font rêver les amateurs et les chasseurs d'images. Jusqu'où ne va pas l'imagination des hommes ? Certains me voient parcourir le ciel dans des engins qu'ils s'évertuent à identifier. Bref, tous les rêves du monde n'ajoutent ni ne retranchent rien à ce que j'offre dans l'instant sans sortir de ma demeure éternelle.

Emile GILLABERT (1991)

A propos de la question :

Qui suis-je ?

« Qui es-tu ? » Depuis des siècles et dans la plupart des traditions, quand on vous pose cette question, à son propre nom on ajoute soit une indication de lieu d'origine ou professionnel, soit le nom de son père ou de sa mère. Les filiations et antécédents sont un moyen de se situer et de justifier de son rang.

Dans notre civilisation « organisée », chaque pays a son système d'identification, le plus énigmatique et probablement le plus déshumanisant étant les 15 chiffres du numéro attribué à chaque petit Français à sa naissance...

Tout ceci ne résout évidemment rien pour celui qui se pose à lui-même la question « Qui suis-je ? »

Mais en général celui qui se pose cette question sait que la réponse ne regarde que lui, et qu'en aucun cas elle ira nourrir je ne sais quelle statistique ou quel sondage.

Il s'agit donc d'une démarche personnelle et intérieure pour laquelle les aides extérieures seront exceptionnelles, donc rares. Peut-être est-ce pour cela que la question n'est presque jamais posée, leurs auteurs éventuels se sentant dans l'impossibilité de formuler une réponse collective.

Une fois désentravé des liens familiaux traditionnels et religieux, celui qui est en quête de lui-même et qui se dit « Enfin chez soi », bref, celui qui se sent libre, se pose alors tout naturellement la question : « Qui suis-je ? »

En étant là, il peut considérer qu'une grande partie du chemin est parcouru. En effet, s'il regarde au fin fond de lui-même, il ne perçoit plus rien d'autre que transparence et vacuité. Dans ces conditions, sa réponse à la question ne peut être : « Je suis quelqu'un ou je suis quelque chose », mais tout simplement « Je suis ».

Il peut aussi vérifier la pertinence de l'affirmation d'U.G. : « ... quand la réponse est bonne, la question disparaît... »

Peut-on dire que c'est alors « l'éveil » ?

Nul ne peut en juger, sinon celui qui le sait... et celui-ci ne le révélera que si l'on a l'art de lui poser la question, pour cela il faut être « le même », car « seul le semblable connaît le semblable ».

« ... Je ne suis pas ton Maître, car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée... » (log 13)

Cela paraît tout simple et ça l'est en effet...

Mais la simplicité ne veut pas dire facilité.

D'une part, on sait qu'indiquer la voie à quelqu'un c'est prendre le risque qu'il ne perçoive que le doigt qui montre, mais d'autre part, il reste ce que les grands éveillés de tous les temps et de tous les horizons ont dit. En répondant après eux à la question « Qui suis-je ? » nous perpétuons leur dire avec « attention, mais sans intention ».

André Michelin

Dialogue avec soi-même

Qui suis-je ?

Je suis

C'est tout ?

C'est tout, oui ; et même, pleinement, c'est le tout !

Mais encore ?

Mais encore faut-il prendre garde,

parce qu'à entrer dans le détail, on entre dans l'abîme.

Entrons quand même dans cet abîme : Qui suis-je ?

Je Suis

Mais encore ?

Je suis conscient.

Et puis ?

Je suis conscient d'être.

Et après ?

Je suis conscient d'être conscient d'être ;

d'être un individu pris au piège de l'individu ;

indivis, certes, mais distinct du tout !

Alors comment sortir de ce piège ?

J'allais dire qu'il n'y a à sortir de nulle part,

ni lieu d'y entrer !

Mais je réponds : par la conscience même d'être conscience,

en soi, et pas seulement conscient de cette conscience ;

conscience sans dessein

et, par conséquent, sans destin, dont le temps,

pas plus que l'espace, ne limite l'état

et qui, bien évidemment, ne se résume pas au seul individu.

En vérité, elle y prend corps afin de se vivre en s'y sentant vivre

- car elle est indissociable de la vie - et, par lui, de l'exprimer.

C'est d'ailleurs ce que je fais à l'instant !

Un instant que je savoure comme fruit cueilli sur l'arbre,

mais cueilli sur l'arbre de connaissance, non de science.

De telle sorte que je n'ai pas à savoir qui je suis,

mais à me connaître, à me reconnaître sans cesse,

attentivement, dans ma profondeur vitale.

Cela étant ainsi vécu, tout naturellement,

la question de mon identité vraie ne se pose plus

Jacques Lelong

Essai de présentation de ce qu'est

L'AVENTURE GNOSTIQUE

Le Gnostique est celui qui a, au départ de son aventure, la nostalgie de son Origine et l'intuition de ce qui transcende le connu. La constatation que rien de ce qui est « de ce monde » ne parvient à satisfaire une soif de vivre qui est de nature peu courante est le point de départ d'une aventure individuelle dont on ne sait pas où elle conduit.

Gnose signifie Connaissance, non pas une connaissance mais La Connaissance qui désigne à la fois l'Origine et la nature véritable de l'homme et de l'univers. Elle n'est pas connaissance d'un objet mais connaissance du sujet, connaissance de Soi. Le Gnostique est non-dualiste, d'abord convaincu puis vivant l'Unicité absolue de l'Etre. Il découvre qu'il n'y a pas d'autre mais un seul être. Sa quête le conduit à rejeter tout assujettissement à des formes de pensée divisantes, ne retenant que ce qui est universel et fondamental. Avant l'initiation proprement dite, il passe par des épreuves intérieures souvent douloureuses au cours desquelles il perd ses conditionnements, comme de vieilles peaux qui tombent l'une après l'autre. Ses pas le conduisent à rencontrer la Parole vivante sortant de la bouche d'un initié. Guidé jusqu'au seuil, il sera intérieurement invité à le franchir au terme d'une « métanoïa » au cours de laquelle il sera passé du rêve au réel. L'initiation proprement dite, le franchissement du seuil, irréversible, consiste à accepter son identité véritable après l'avoir reconnue : « Je suis le Tout » (log 77), je suis Lumière, uniquement Lumière. Je ne suis pas cette personne, ni ce corps. Je le dis en esprit et en vérité, sans subterfuge trompeur, lorsque le mental (la personne) consent enfin à l'effacement total, cessant de revendiquer l'identité qu'elle avait empruntée lors de la structuration du petit moi.

Dès lors, tout coule de source, de la Source : Ce qui était pris pour réel est reconnu comme étant de la nature du rêve et n'a plus les moyens d'accrocher et d'entraîner comme c'était le cas avant. La manifestation constituée d'images apparaît et disparaît, évanescence, au sein de la conscience. Je la situe au-dedans et non plus au dehors. Pour en arriver là, il a fallu que le temps, l'espace et la matière perdent leur consistance et leurs mesures.

Le disciple acquiert le sentiment de plus en plus évident que son cheminement est intérieurement guidé de main de maître, les épreuves alternent avec le dévoilement de la Lumière. Le doute issu de l'activité du mental qui n'a pas encore capitulé alterne avec la confiance qui s'installe. Je dois abandonner définitivement tout ce qui me lie au particulier si je veux réaliser ma Nature Absolue, qui est la seule réalité. Ma véritable Nature est l'unique. La Suprême Réalité, qui n'est jamais née et ne peut mourir. Les véritables maîtres me le disent, et au fond de moi ces paroles résonnent de telle sorte que je suis porté à les faire miennes.

Christian Roux

BIBLIOGRAPHIE

L'Ultime guérison (The Ultimate Medicine) : telle que prescrite par SRI NISARGADATTA MAHARAJ, Dialogues avec un maître réalisé : un message et un exemple qui peuvent nous éveiller à notre nature originelle, sous la direction de Robert Powell, Editions de Mortagne, Boucheville (Quebec) Canada. 1997.

Visiteur - *Comment s'approcher peu à peu de la réalisation ?*

Maharaj - Pourquoi faudrait-il suivre une pratique et dans quel but ?

V. - *Aucune pratique n'est donc nécessaire ?*

M. - Vous êtes en proie à la confusion car vous vous identifiez au corps. Votre question n'a de sens que du point de vue de votre attraction pour le corps. En tant que personne, reliée au corps, que dois-je faire ? - telle est en fait votre question. Tant que vous vous identifierez au corps, vous ne pourrez échapper à la confusion.

V. - *Oui, intellectuellement c'est clair. Si un être réalisé prétend que tout le monde est réalisé, cela veut dire que moi aussi je le suis : pourtant cela ne me dit rien.*

M. - La personne qui dit « cela ne me dit rien » s'identifie encore au corps.

V. - *Je suis donc incapable d'exprimer ce que je sens.*

M. - Qu'est-ce qui est ici et dont vous vous servez ? Sans cette conscience, vous ne pourriez ni penser ni faire quoi que ce soit. Ce dont vous vous servez est déjà là.

La seule pratique à suivre consiste à comprendre ceci... : cette connaissance que vous êtes est en elle-même la connaissance, et non la façon dont vous l'utilisez à votre niveau... Cette connaissance que vous êtes s'est par erreur identifiée au corps et c'est pourquoi vous pensez être le corps. Mais vous êtes la « connaissance ». Soyez convaincu que vous êtes la connaissance, cet état d'être, et non le corps.

V. - *Comment en arriver là ?*

M. - Par la méditation, par dyana. Dyana signifie que la connaissance doit rester en méditation avec la connaissance. Qu'est-ce que la méditation ? La méditation est la connaissance « Je suis » demeurant dans cette connaissance.

Il y a l'état de veille et l'état de sommeil, et la connaissance que vous êtes. Je suis, je sais que je suis. Quel autre trésor possédons-nous sinon la connaissance du « Je suis » ?

V. - *Je comprends que cela est important, tout le reste est sujet au changement perpétuel.*

M. - Sur quoi reposent vos questions ? Votre seul bien, c'est cette connaissance que vous êtes. Quelle autre connaissance possédez-vous ?

V. - *Aucune, aucune autre connaissance.*

M. - Soyez donc en cela. Ne croyez pas être quelqu'un qui agisse. Voilà tout ce que vous pouvez faire à cette étape, demeurez en cela. Toutes les questions surgissent à travers le mental et le corps, dont vous devez être séparé. Voilà le message intégral : demeurez en cela. Si vous acceptez ce message, vous pouvez venir ici car vous entendrez sans arrêt la même chose. Mais si vous le trouvez inacceptable, alors ne perdez pas votre temps.

Qu'avez-vous fait sur votre chemin spirituel ? Avez-vous lu quelque chose, fait quelque chose ? Êtes-vous allé quelque part ?

V. - *Oui, en 1960 mon intérêt s'est éveillé. A cette époque j'ai rencontré Swami Menon et ai assisté à ses conférences. Je me suis rendu à plusieurs reprises au Ramanashram où les livres de Maharaj me furent donnés par Sri Ganesan.*

M. - Avez-vous lu Ramana Maharshi ? Et les deux tomes de « Je suis cela » ?

V. - *Tout le temps. Les livres de Ramana Maharshi et ceux de Maharaj.*

M. - Est-ce que ce qui est dans les livres de Maharaj correspond à ce qui est dit dans ceux de Ramana Maharshi.

V. - *Tout à fait. Ramana Maharshi est parfois distant et vous fait peur. Maharaj vous pince le nez et il est plus facile de s'en imprégner.*

M. - Avez-vous une vision claire de votre véritable nature, de ce que vous êtes ?

V. - *En paroles, oui.*

M. - C'est déjà beaucoup. Quel est celui qui accepte ce qui est dit en paroles ? Cela qui accepte ce qui est dit avec des mots, ce principe n'est-il pas distinct des mots ?

V. - *Je suis encore une personne avec une mémoire. J'espère aller plus loin..*

M. - Qu'est-ce qui vous fait croire que vous êtes une personne ? Votre identification au corps. Cette personne limitée est-elle destinée à durer ? Pas plus longtemps que votre identification au corps. Dès que vous avez la ferme conviction de ne pas être le corps, la personne disparaît. Rien de plus simple. Si vous avez la conviction de ne pas être le corps, alors automatiquement, instantanément vous êtes le tout manifesté. Dès que disparaît la personne, vous devenez le tout manifesté. Mais votre être véritable est distinct même de la manifestation tout entière. Vous assumerez cette personne au sein du tout manifesté tant que vous vous identifierez au corps.

En l'absence de la personne, quelle différence voyez-vous entre celui qui médite et la méditation ? En l'absence de la personne, qui médite et sur quoi ? Les gens parlent de méditation, mais que font-ils en réalité ? Ils se servent de leur conscience pour se concentrer sur quelque chose. Il y a dhyana lorsque cette connaissance, cette conscience que je suis, médite sur elle-même et non sur quelque chose d'autre.

V. - *Sur elle-même ...*

M. - La connaissance en aucun cas n'a de forme.

V. - *Il en est ainsi lorsque le « Je suis » fait un demi-tour sur lui-même, mais il est encore relié à la forme parce que c'est ainsi que je suis maintenant à moi-même.*

M. - Lorsque vous dites que vous devez vous asseoir en méditation, la première chose à faire consiste à comprendre que ce n'est pas cette identification au corps qui est assise en méditation. C'est cette connaissance « Je suis », cette conscience, qui est assise et qui médite sur elle-même. Tout devient facile, si vous avez compris cela. Quand cette conscience, cette présence consciente, se fond en elle-même, l'état de samadhi suit. Quand ce mana, buddhi, chitta, quelque soit le nom qu'on lui donne, se fond dans cet état, même la connaissance « je suis en train de méditer » disparaît ; ceci se perd également dans cet état. Le concept que j'existe disparaît et se fond dans l'être lui-même. Cette présence consciente se fond dans cette connaissance, l'être - c'est cela le samadhi.

Cette connaissance se déploie elle-même et commence à avoir la connaissance de toute chose mobile et immobile. Et cette connaissance commence à connaître elle-même. Que se passe-t-il en définitive ? Seule demeure la présence consciente. Seulement elle, ni « je » ni « vous », ni rien d'autre. Je répète : c'est la présence totale ; c'est-à-dire, la manifestation totale - non pas moi, vous, ni aucune personne.

Cette conscience, qui est à l'intérieur du corps et qui par erreur s'est identifiée à lui, réalise progressivement sa véritable nature : la présence consciente libre de tout aspect personnel. Lorsqu'elle réalise qu'elle est la présence pure de toute la manifestation, la personne disparaît.

Ce qui au début est égocentrisme (c'est-à-dire identification avec l'ego) devient à la fin connaissance du Soi, en tant que présence consciente.

Avez-vous une observation à faire ? Lorsque vous posez une question, partez du principe que vous n'êtes pas le corps-mental, mais la présence consciente ?

V. - Il semble que Maharaj décrive deux aspects de la méditation. Il y a d'abord cette concentration - la conscience faisant demi-tour sur elle-même, la conscience « je suis » - puis c'est de ce point de vue et de lui seul que l'être conscient peut observer ce avec quoi il s'est identifié et ainsi se libérer de toutes ces identifications.

Il y a une seule chose à laquelle je parviens parfois. Ma méditation libère de puissantes énergies qui tentent de me secouer physiquement. A d'autres moments se produisent des visions et des expériences psychiques.

Tout ce que je dois faire alors, si j'ai bien compris ce que dit Maharaj, c'est de m'agripper à cette conscience du « je suis » et de tenter d'observer ce qui se passe même au risque de se laisser distraire.

M. - C'est exact, mais comprenez que vous n'êtes pas en réalité en train d'assister à quoi que ce soit. Quoiqu'il arrive, méditation ou visions, observez-les tout en étant conscient de ne pas les observer. Il n'y a pas de «vous» qui en tant qu'entité serait en train d'observer : l'observation a lieu d'elle-même. Soyez présent à votre méditation, l'observation a lieu quoiqu'il y ait à observer. Ne vous impliquez même pas dans l'observation. Si dehors il fait jour, devons-nous nous exclamer : Ah, je vois la lumière du jour ! Nous ne sommes pas en train d'observer, l'observation a lieu d'elle-même.

V. - De tout ce qui se passe en Amérique ces dernières années, l'une des choses les plus intéressantes c'est l'immense importance donnée aux massages et à tout ce qui libère artificiellement le flux de cette force vitale à travers le corps. Je pense que c'est quelque chose de purement mécanique, car tôt ou tard le vieux fond reprend le dessus. Mais si nous nous ouvrons à la voie que montre Maharaj, nous voyons disparaître naturellement toutes ces petites zones de contraction du corps. Il me semble que c'est un motif mineur mais important de suivre la voie qu'il nous montre...

M. - La chose la plus importante c'est la force vitale. Quelque soit le nom que l'on donne à ces pratiques spirituelles, tous ces efforts ne s'adressent qu'à la force vitale, car sans elle il n'y a ni existence, ni conscience. La force vitale est la chose la plus importante. Partout où l'on trouve la force vitale, l'on trouve également cette conscience « Je », cette connaissance « Je suis ».

Personne ne parle aux gens de ce principe de naissance, sattva. Ce principe contient tout : les cinq types de discours et tout le reste. Non seulement cela, mais aussi tout l'univers, tout ce qui apparaît. C'est pourquoi on se fatigue tant à le découvrir. Bien peu prêtent attention à ce principe de naissance, faute d'en réaliser l'importance. A cause de ce principe tout est, le monde est. Toute la connaissance du monde est contenue en lui. Une seule personne sur dix millions peut découvrir ce qu'est ce principe. Et une fois que vous l'avez découvert, toute chose, toute la connaissance, vous appartient - même la libération est vôtre...

(Extraits du chapitre 6 : Ce que vous pouvez oublier ne peut être l'Éternel »).

Dhyana : méditation (terme sanscrit devenu « chan » en chinois et « zen » en japonais) ; samadhi : l'enstase, l'absorption dans le Soi ; mana : le mental ; buddhi : l'intellect ; chitta : la conscience ; sattva : la sagesse, l'essence de l'être, ce qui nous permet d'être conscient du Soi.

Travail effectué d'après l'édition anglaise « The Ultimate Medicine », Blue Dove Press, San Diego, (U.S.) et traduite par Yves Moatty



POESIES

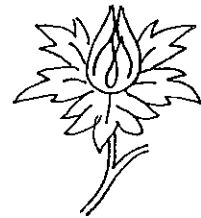
*la nuit est grosse
que va-t-elle nous enfanter*

Hafiz

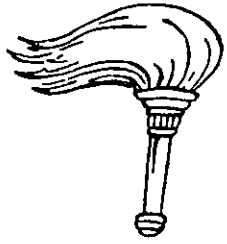
toi qui traverses
la grande nuit
tu la découvres
plus intérieure

et t'émerveilles
d'un coup de gong
car ta beauté
a le parfum

de qui sait faire
sa vie plus belle
si tu l'écris
toujours toi-même



Yves



la nuit déborde toute de présence
Sohrab Sepehri

tout en flânant dans les nuages
nos yeux sont pleins de pluie
ah le soleil dans une trouée
et sur la mer les moutons blancs

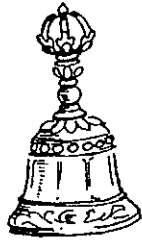
seul sur la crête je suis
le spectateur unique du jeu
des vagues déferlant
du gouffre du souffleur

ce cœur est ton miroir
dans l'éclat dévoilé
de la nuit vierge et nue
de ton identité

Yves

... quand l'époux sort de la chambre nuptiale
alors, qu'on jeûne et qu'on prie.

(log 104)



Prière
quand tout est perdu
je suis là
Si aucun signe ne me révèle
je suis là
quand l'ennui s'ennuie
quand la lassitude se lasse
quand le désespoir n'en peut plus
je reprends mon souffle

je défie le rien
et m'y livre absolu

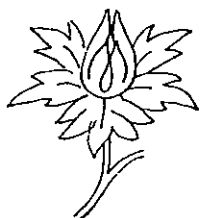
A la mort du deux
sans tambour ni trompette,
le rien est sa mort et ma bénédiction

Je me dis silence
souffrant de se dire
silence pointilleux
vision du regard

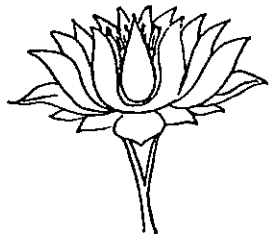
Je me dis
lumière, amour
et faucille

Louis-Marie

Rétif au rapt
Mais saisi de lui-même au
premier signe
Et qui s'en déprend
Tant que la gouge qui le
mutile l'épuise et le nie
pour le vouer à l'inutile
Et l'augmente
N'a ajusté le ton
Haute-Contre
Qu'appuient le marbre et le cèdre
Sans emphase ni appartenance
autre qu'à son propre souffle



Jacques



Je suis l'imitateur unique et tout-puissant
Avant que l'imité ne se dissolve en moi
Je laisse subsister le mirage du deux
Cela dure le temps de le préparer par l'ultime opération
Ayant effacé la différence
Je me reconnais un
Tandis qu'il se reconnaît moi
Et le jeu continue jusqu'à son dernier souffle
J'assure sa succession au moment où il expire
Je faisant signe à celui qui est disposé
à mourir de son vivant
En réalité ils sont toujours deux
par la bouche et l'oreille desquels
Je prends conscience de ma présence
Je connais alors le bonheur de me faire
de me dire et de m'entendre
Chacun de mes jumeaux permet mon jeu
et ils le favorisent au cours de leurs réceptions
Tout s'accomplit ainsi dans la jubilation
de vivre l'unité sous l'apparence du multiple

6 sept. 93